



Ces lectures et ces héros qui nous inspirent

>>>

Ces livres qui
vous ont marqués

La figure du héros
dans l'histoire
occidentale

Exposition sur la
Grèce antique

Sommaire

Volume 21, numéro 1 – Hiver 2015

- 1 Mot du président
- 2 Les Grecs – D'Agamemnon à Alexandre le Grand

CES LIVRES QUI VOUS ONT MARQUÉS

- 3 Le Royaume
- 4 1940. Et si la France avait continué la guerre...
- 4 L'Archipel du Goulag, 1918-1956, essai d'investigation littéraire
- 5 Théorie du Drone
- 6 La négation de la nation. L'identité culturelle québécoise et le fédéralisme canadien
- 7 Le grand massacre des chats : Attitudes et croyances dans l'Ancienne France
- 7 Les origines culturelles de la Révolution française
- 8 Voyage d'un Européen à travers le XXe siècle
- 8 Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas. Souvenirs
- 9 La structure des révolutions scientifiques
- 10 Roots. The Saga of an American Family
- 10 Le rêve de Champlain

LA FIGURE DU HÉROS DANS L'HISTOIRE OCCIDENTALE

- 12 Héroïsme et victimisation
- 16 Les Superhéros et l'Amérique : un récit partagé (1938-2014)

EN COUVERTURE :
Persée, vainqueur de la méduse Gorgone.
(SOURCE : Patrice Regimbald)

Comité de rédaction

Vincent Duhaime
(Collège Lionel-Groulx)
Mélanie Laflamme
(Collège de Rosemont)
Patrice Regimbald
(Cégep du Vieux Montréal)

Collaborateurs spéciaux

Rosemarie Allard, Martin Baron, Luc Giroux, Étienne Gendron,
Émile Grenier Robillard, Luc Laliberté, Daniel Landry,
François Lauzon, Sébastien Piché, Jessica Riggi, Yanic Viau

Conception et infographie : Ocelot communication
Impression : CopieXPress

Pour faire paraître un article ou une publicité dans le bulletin ou pour contribuer à la banque de photos :

Patrice Regimbald
tél. : 514 982-3437, poste 7925
courriel : pregimba@cvm.qc.ca

Prochaine publication : Automne 2015

Thème : À déterminer

Tous les articles portant sur des problématiques historiques, sur l'enseignement au collégial ou sur des interventions professionnelles dans la communauté peuvent également être publiés.

Spécifications des textes et visuels à fournir

Un fichier texte produit sur MAC ou PC, sauvegardé en format Word ou RTF, saisi en Times ou Arial 12 points avec le moins de travail de mise en page possible.

Une version imprimée ou un PDF correspondant à la version finale du fichier, doit obligatoirement accompagner tout texte fourni sur disquette ou par courriel.

Les auteurs sont responsables de leurs textes. Si vous avez des visuels à proposer, faites-nous les parvenir (meilleure qualité et grosseur possible) ou faire des suggestions pertinentes. Résolution idéale : 300 dpi, résolution minimale : 150 dpi. Captures d'écran : 72 dpi.

L'Association des professeures et professeurs d'histoire des collèges (APHCQ) est une association sans but lucratif incorporée en vertu de la loi sur les compagnies. L'APHCQ regroupe depuis 1994 les professeures et les professeurs d'histoire des collèges et des cégeps du Québec, qu'ils soient publics ou privés. On peut devenir membre associé de l'APHCQ même si on n'enseigne pas dans un collège.

Pour rejoindre l'Association

Vincent Duhaime
courriel : vincent.duhaime@clg.qc.ca

www.aphcq.qc.ca

Pour devenir membre, il suffit d'envoyer ses coordonnées (nom, adresse, institution s'il y a lieu, téléphone, télécopieur, courriel) et un chèque de 50 \$ à l'ordre de l'APHCQ à :
David Lessard, Cégep de Ste-Foy
2410, chemin Sainte-Foy, Québec (Québec) G1V 1T3 (courriel : lessard.david@oricom.ca)

EXÉCUTIF DE L'APHCQ 2014-2015

Vincent Duhaime > Président > vincent.duhaime@clg.qc.ca (Collège Lionel-Groulx)
David Lessard > Trésorier > lessard.david@oricom.ca (Cégep de Sainte-Foy)
Émile Grenier-Robillard > Conseiller > emile.grenier.robillard@hotmail.com
Mélanie Laflamme > Conseillère > me.laflamme@yahoo.ca (Collège de Rosemont)
Jacques Pincince > Conseiller > pinzezej@videotron.ca (Collège de Rosemont)
Patrice Regimbald > Conseiller > pregimba@cvm.qc.ca (Cégep du Vieux-Montréal)

MOT DU PRÉSIDENT

APHCQ

par **Vincent Duhaime**, Collège Lionel-Groulx

Chers membres de l'APHCQ,

Je vous présente avec fierté, au nom du comité de rédaction, le deuxième numéro de l'année du *Bulletin*, consacré à deux dossiers. Notre équipe remercie les membres qui ont envoyé des textes pour le premier, «Ces livres qui vous ont marqués». Nos années de formation et nos carrières ont toutes été traversées par des lectures marquantes, essentielles, puissantes, qui ont forgé et alimenté notre pensée, notre âme d'historiens et d'historiennes. Mon collègue Patrice Regimbald a proposé cette idée que nous partageons nos ouvrages phares dans les pages du *Bulletin*. Souhaitons, d'ailleurs, qu'il y ait une suite à ce projet dans les prochaines années! Le deuxième

dossier s'intitule «La figure du héros dans l'histoire occidentale». Vous pourrez lire deux articles de très grande qualité de nos collègues Luc Giroux et Étienne Gendron. Mais avant tout, je vous invite à lire l'excellent compte-rendu de notre collègue Mélanie Laflamme sur l'exposition *Les Grecs – D'Agamemnon à Alexandre le Grand*.

Je vous souhaite une excellente fin de session et vous invite à vous joindre à nous lors de notre congrès annuel qui aura lieu cette année dans mon institution, le Collège Lionel-Groulx, du 27 au 29 mai prochain. À très bientôt! ||



19^e congrès de l'APHCQ

MIGRATIONS

Collège Lionel-Groulx
27, 28 et 29 mai

Nous vous attendons en grand nombre !

Mercredi, 27 mai

- Visite guidée du plan Bouchard (*Blainville*), usine de munitions durant la Deuxième Guerre mondiale;
- 5 à 7 à la brasserie artisanale Le Saint-Graal (*Sainte-Thérèse*);
- Souper au restaurant libanais Arousse (*Sainte-Thérèse*).

Jeudi, 28 mai

- Conférence d'ouverture (*Jean-François Lépine, ex-correspondant de Radio-Canada*);
- Le génocide arménien (*Onnig Beylerian*);
- Les migrations au Moyen Âge (*Gordon Blennemann*).

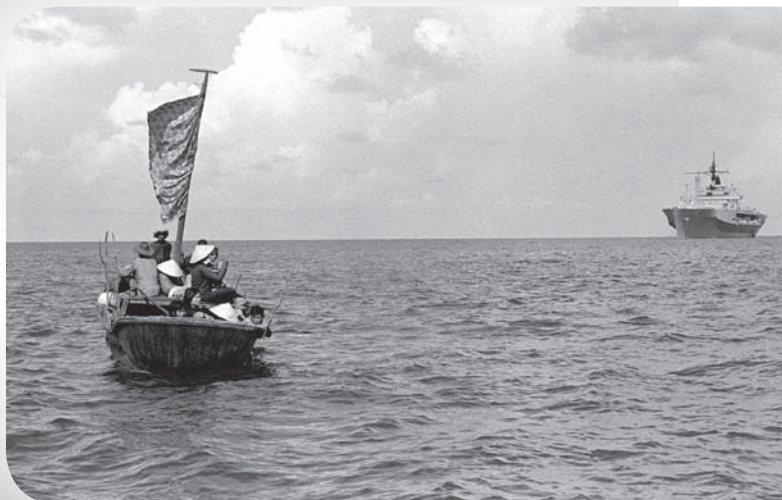
Vendredi, 29 mai

- Les Boat people (*Louis-Jacques Dorais*);
- Les Franco-canadiens aux États-Unis (*Jean Lamarre*);
- Les expropriés urbains (*Bernard Vallée*);
- L'esclavage : migrations et résistances (*Jean-Pierre le Glaunec*).

À très bientôt!

Le comité organisateur du 19^e congrès de l'APHCQ

Line Cliche, Philippe Couture, Mylène Désautels,
Vincent Duhaime, Véronique Dupuis, Étienne Gendron,
Carl Pruneau et Guillaume Simard



Les Grecs

D'Agamemnon à Alexandre le Grand

par **Mélanie Laflamme**,
Collège Rosemont

Le musée ouvre à peine ses portes et une file se dresse déjà devant la billetterie. Il va s'en dire, l'exposition *Les Grecs – D'Agamemnon à Alexandre le Grand* de Pointe-à-Callière attire beaucoup de monde, et non sans raison. «Une première mondiale», annonce le musée. Effectivement, l'exposition comprend environ 500 pièces, dont plusieurs n'ont jamais quitté la Grèce. Une chance unique de plonger dans le berceau de la civilisation occidentale en plein cœur de Montréal!

L'exposition, divisée en six zones, amène le visiteur à parcourir l'histoire de la Grèce antique de manière chronologique. Après avoir contemplé quelques artefacts du Néolithique, de magnifiques pièces de la civilisation minoenne se révèlent à nous, tels qu'un diadème provenant de la tombe du cimetière de Mochlos et la double hache (Labrys), symbole minoen par excellence. Puis le monde égéen permet de plonger notre regard dans celui d'Agamemnon. Les objets phares de la zone mycénienne sont sans contredit les masques de ce roi légendaire, à savoir l'original datant du XVI^e siècle avant notre ère et une reproduction du XIX^e siècle. Après les Mycéniens... l'âge du Fer. Transition habile, puisqu'on ne trouve aucune mention des «siècles obscurs» dans cette section, laissant ainsi la place aux guerriers de l'âge du Fer. C'est d'ailleurs ici que les épopées homériques sont brièvement présentées. D'abord par une vidéo, d'une durée de trois minutes, qui rappelle les découvertes de la ville de Troie et de la cité de Mycènes par l'archéologue Henrich Schliemann. Ensuite, par quelques vases illustrant des scènes mythiques de la guerre de Troie. La visite se poursuit avec la période archaïque, qui met de l'avant deux personnages féminins: la dame d'Archontiko et la dame de Sindos. Se retrouvent dans cette zone bijoux raffinés, casques de bronze munis

de masques d'or, Kouroi et Korés. L'exposition se termine en survolant divers aspects de l'époque classique. Certaines facettes de la civilisation grecque y sont plus présentes que d'autres. Les Jeux olympiques, à titre d'exemple, occupent une place importante, tandis que la philosophie est traitée brièvement. Quant à la démocratie, le superbe *kleroterion* (machine pour le tirage au sort) et les *ostraka* (tessons de poterie utilisés lors du vote d'ostracisme) valent à eux seuls le détour. Pour clore le parcours, les rois de la Macédoine sont à l'honneur. Philippe II est bien présent, car contrairement au cas de son fils Alexandre, les archéologues ont trouvé sa tombe. La couronne de myrte, les cnémides (jambières), un diadème et une magnifique tête de Gorgone ne sont que quelques exemples des artefacts exposés provenant de la tombe de Philippe II. Quant à Alexandre, nous pouvons l'admirer grâce à un portrait sculpté en marbre et à une statue le représentant en dieu Pan. Pour le moment, il nous faut attendre d'autres avancées en archéologie pour enrichir les collections consacrées à ce personnage.

Au-delà des pièces exposées, le musée offre, au fil des zones, des vidéos (sans narration). Des éléments interactifs et des objets à manipuler sont aussi proposés,

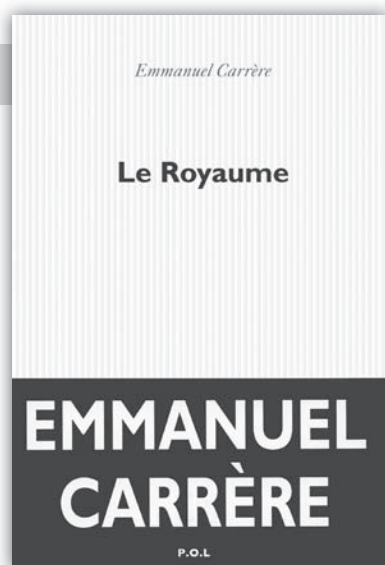
mais ils s'adressent davantage au jeune public. Une application mobile gratuite (en français et en anglais) est également disponible pour téléphones intelligents et tablettes numériques pour vous accompagner avant, pendant et après votre visite. Le 21^e siècle côtoie ici l'Antiquité!

Bref, il ne faut certes pas manquer cette exposition¹, mais avant d'entreprendre votre visite, il convient d'avoir en tête certaines choses. Vous constaterez rapidement sur les lieux que l'espace est plutôt restreint pour la quantité de pièces exposées, ce qui ne rend pas toujours la circulation fluide et ce qui implique que le musée est rapidement bondé. Il est donc préférable d'y aller pendant la semaine et d'arriver tôt. Aussi, certains visiteurs sentiront peut-être que la mise en contexte historique, à certains moments de l'exposition, fait défaut; pour pallier cette situation, n'hésitez pas à choisir la visite guidée (un merci particulier à ma guide Tatum!), qui assure une meilleure compréhension et permet de mieux apprécier la splendeur de la civilisation grecque antique. Enfin, que l'on soit connaisseur ou non, l'attrait de l'exposition repose bien évidemment sur la qualité et la quantité des pièces présentées. ■

1. Notez que l'exposition prend fin le 26 avril 2015.

Ces livres qui vous ont marqués

Certains ouvrages nous ont — vous ont — laissé un souvenir tenace. Et cette empreinte durable n'est sans doute pas étrangère à ce que nous fûmes au moment où nous avons lu ces ouvrages. Il y a là une conjonction entre une production intellectuelle fixe, permanente et une réception éphémère, plurielle, voire inventive. C'est à cet entre-deux né de la rencontre entre un texte et une lecture que nous nous sommes intéressés. Et plusieurs collègues ont bien voulu faire part de coups de cœur, récents ou anciens. Nous vous les offrons en partage.



Emmanuel Carrère, *Le Royaume*, Paris, P.O.L., 2014, 630 pages.

Dans ce livre qui est à la fois une autobiographie, un roman et une enquête historique, Emmanuel Carrère raconte la naissance du christianisme. En fait, le lecteur averti devrait savoir que les premières cent-quarante pages sont consacrées au récit, par ailleurs captivant, des trois années de sa vie où il a été un chrétien fervent. C'est ensuite qu'il nous fait plonger dans une histoire des premiers chrétiens

afin d'expliquer le passage de la petite secte juive de Jérusalem, qui s'est formée après la mort de Jésus, à la formation d'une religion distincte qui allait conquérir l'Empire romain puis l'Occident. Pour ce faire, Carrère s'appuie sur les écrits bibliques, notamment les Épîtres de Paul et les Actes des Apôtres, ainsi que sur d'autres sources comme la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe. Si Paul joue un rôle de premier plan dans son histoire, Luc n'en est pas moins un personnage central. Luc est un écrivain et, en cette qualité, Carrère s'identifie à lui pour en faire une sorte d'*alter ego*. Par exemple, pendant les deux années que Luc a passées en Judée en attendant que Paul soit transféré de Césarée à Rome, Carrère imagine, en se fiant sur sa propre expérience d'écrivain, des faits vraisemblables pour compléter le vide laissé par les sources.

Le résultat, quoique déstabilisant par moments pour un lecteur habitué aux récits historiques plus

traditionnels, est remarquable. Son livre nous fait saisir l'importance du schisme entre le christianisme des anciens compagnons de Jésus et celui de Paul. L'auteur insiste en effet sur la distance entre le message du Jésus historique, qui s'exprime selon lui dans la source *Q*, et ce qu'en a fait l'Église, paulinienne d'abord et avant tout. Carrère, lui, ne cache pas son agnosticisme, mais il confesse être attiré par l'«inversion des valeurs» du monde gréco-romain – par exemple, cette idée que les derniers seront les premiers – qui se trouve au cœur du christianisme. Ainsi, *Le Royaume* est un livre passionnant à lire tant pour ce que l'on apprend sur l'histoire que pour les réflexions personnelles qu'il suscite quant à la place du christianisme dans notre vie. ■

par **Rosemarie Allard**,
Cégep de Sainte-Foy

Jacques Sapir, Frank Stora et Loïc Mahé, dir., 1940. Et si la France avait continué la guerre..., Paris, Tallandier, 2010, 587 pages.

Et si. La question taraude à l'occasion tant les amateurs d'histoire que les historiens professionnels. Et si Montcalm avait gagné sur les Plaines d'Abraham? Et si Antoine avait vaincu à Actium? Si le travail de l'historien est de tenter d'expliquer le plus fidèlement possible ce qui s'est réellement déroulé, n'est-il pas le mieux placé pour se demander ce qui aurait pu se passer? C'est tout l'attrait des uchronies, un genre littéraire très prisé dans le monde anglo-saxon, même chez les universitaires les plus sérieux. Bien que plus réservés, les historiens francophones commencent peu à peu à s'y intéresser à leur tour.

L'ouvrage le plus intéressant des dernières années de rêveries d'historien est probablement *1940. Et si la France avait continué la guerre...* Regroupée autour de Jacques Sapir (directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales), Frank Stora (journaliste et spécia-

liste des jeux de simulation) et Loïc Mahé (ingénieur informaticien), une équipe d'historiens, de chercheurs, d'enseignants et d'étudiants d'écoles militaires, venant autant de France que des États-Unis, de Grande-Bretagne, d'Italie, de Russie ou du Japon, a passé plusieurs années à tenter de répondre à la question. La France pouvait-elle rester en guerre après la défaite de Belgique? Était-elle condamnée à la défaite comme l'affirmaient Pétain et le régime de Vichy?

Le résultat de cette équipe nous fait vivre une tout autre guerre mondiale, aux conséquences bien différentes. Collaboration, résistance, économie, politique, institutions démocratiques et opérations militaires se déroulent au jour le jour sous les yeux du lecteur. Tout est inventé et cependant, tout se tient. Même Churchill, dans ses mémoires, écrivait sur les conséquences possibles d'une France qui continue le combat



et arrivait à des conclusions assez proches de celles des auteurs. À force d'expliquer les faits toutefois, les historiens sombrent parfois dans un déterminisme historique qui en vient à oblitérer le rôle souvent central de certains individus et le poids de leurs décisions. En 1940, le destin de la France tenait peut-être à un fil. ■

par **Émile Grenier Robillard**,
Cégep du Vieux Montréal



Alexandre Soljénitsyne, L'Archipel du Goulag, 1918-1956, essai d'investigation littéraire, Paris, éditions du Seuil, 1974, 446 pages.

Publié en 1974, le récit de l'ex-détenu suscite le dégoût à l'égard du communisme en Union soviétique et en éloigne plus d'un. L'économie fondée sur la propriété publique immunise contre la crise des années trente et permet d'accéder au rang de troisième puissance industrielle mondiale en 1939? Faux! L'essor, c'est le Goulag. En moyenne, 15 millions d'ouvriers incarcérés par année dans ses camps. Soit un ouvrier sur deux. «*Le travail qu'il fournit n'est pas une bagatelle, mais l'une des composantes essentielles de toute l'économie de l'État*». La «*longue liste des travaux*» accomplis par les détenus: construction de villes, de canaux, de voies ferrées, d'usines, d'oléoducs, de ports, etc. «*Il est plus facile d'énumérer les activités auxquelles les détenus ne sont jamais livrés: la confection du saucisson et des articles de confiserie*». Portrait relayé par nos manuels, réfuté en 1993 par la publication des vrais chiffres puisés dans les archives soviétiques. N. Werth constate: «*depuis plus de 20 ans, des chiffres considérablement grossis*». La vraie moyenne? 620 000 par année. Soit un ouvrier sur 48. La «*longue liste*»? Accomplie par les 47 autres! La boutade se renverse: juste assez de prisonniers pour «*la confection du saucisson et des articles de confiserie*». Retour à la case départ... À relire, pour méditer: réfutation d'une source primaire par une source primaire... ■

par **François Lazure**,
Cégep de l'Outaouais

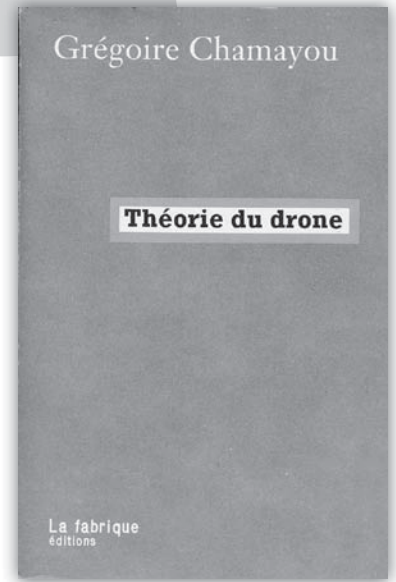
Grégoire Chamayou, *Théorie du Drone*, Paris, La fabrique éditions, 2013, 363 pages.

L'ouvrage de Chamayou, au carrefour des sciences sociales et de la philosophie, appartient à la catégorie des objets livresques non identifiés (OVLI). Certes, le sujet — les drones militaires — est ésotérique. En outre, les ambitions théoriques élevées de l'auteur pourraient, depuis le niveau de la mer, inspirer le vertige. Et comme nous n'en sommes pas à une étrangeté près, l'auteur questionne cette curieuse morale de la guerre où le recours à des véhicules aériens dés-hommés (traduction littérale de *unmanned aerial vehicles*) est justifié par le fait que ces machines permettraient de tuer plus humainement des humains! Mais la crainte d'une littérature mutante est rapidement balayée à la lecture de l'ouvrage de Chamayou, d'une rare limpidité dans la démonstration.

Structuré en une trentaine de courts chapitres, l'ouvrage examine d'abord les conditions de l'utilisation des drones militaires, une arme offrant une combinaison originale de distance physique et de

proximité oculaire: un opérateur rivé à un écran d'ordinateur dans une base aérienne du Nevada peut lancer un missile sur une cible suspecte au Yémen. Cette mise à distance, qui s'apparente davantage à une traque avec un chasseur et une proie, fait éclater la notion même de guerre. Car qu'est-ce qu'un combattant sans combat? Peut-on vraiment parler de guerre quand le risque n'est pas réciproque? Et comment justifier l'homicide dans une situation qui n'est pas celle du combat et que le droit de tuer n'est pas mutuellement accordé? On le voit, les questions éthiques, psychologiques et juridiques que pose l'utilisation de ces machines de mort sont graves.

En réponse à ces interrogations, Chamayou fait ressortir les retournements qui s'opèrent dans l'éthique



CONCOURS

Société des études anciennes du Québec
Fondation Humanitas

À l'intention des élèves du cégep,

Dans le but de promouvoir les études anciennes et de sensibiliser les étudiant-e-s des cégeps aux richesses des civilisations anciennes, la Société des études anciennes du Québec (SÉAQ) et la Fondation Humanitas organisent chaque année un concours visant à primer les deux meilleurs travaux réalisés dans le domaine des études anciennes au cours de l'année scolaire. Les professeur-e-s dispensant un enseignement touchant à l'histoire ancienne au niveau collégial (civilisations anciennes, histoire, philosophie, etc) sont invités à sélectionner et à nous faire parvenir les meilleurs travaux. Soumis à un comité, les deux meilleurs se verront attribuer le Prix Humanitas (200\$) et le Prix SÉAQ (200\$), en certificats cadeaux dans une librairie de leur région.

Afin de se conformer aux nouvelles réalités de l'enseignement au collégial, nous acceptons, outre les dissertations, les projets de création littéraire, vidéo, journalistiques, de même que les projets réalisés dans le cadre des cours de fin de programme qui ont pour thème un aspect de l'Antiquité.

Les critères de correction sont essentiellement la profondeur de la recherche et le contenu, mais aussi la maîtrise du discours et la qualité de la langue. Les résultats sont annoncés au mois d'octobre. Chaque professeur peut nous soumettre plus d'un travail en tout temps (automne, hiver, printemps) jusqu'au 5 juin 2015 inclusivement.

Prière d'envoyer une copie (en format papier ou électronique) au responsable du concours, à l'adresse ci-dessous.

NOTA : prenez bien en note l'adresse courriel des étudiants. S'ils gagnent, nous aurons besoin d'entrer en contact avec eux.

Responsable du concours 2014-2015 :

Marie-Pierre Bussièrès

Département d'études anciennes et de sciences des religions,
Université d'Ottawa
55, av. Laurier Est
Ottawa ON K1N 6N5
ou mbussier@uottawa.ca



www.laseaq.org



SOCIÉTÉ
DES ÉTUDES
ANCIENNES
DU QUÉBEC

HUMANI
NIHIL A ME
ALIENUM

militaire officielle : une armée qui expose la vie de ses soldats serait mauvaise, bonne celle qui la préserve à tout prix. L'aéronef sans pilote serait moralement justifié en lui-même en évitant les pertes des vies de l'équipage. Façon de dire que des vies sont dispensables (celles des adversaires ciblés) et que d'autres sont sacrées. On passerait ainsi d'une éthique du combat fondée sur l'exigence du sacrifice et du courage à une éthique de la mise à mort, de l'auto-préservation et de la lâcheté plus ou moins assumée. Mais, par les ruses du discours propre à l'institution militaire afin de légitimer le droit de tuer, le «pilote» de drone est assimilé à un combattant démontrant une forme de bravoure psychologique. Car il faudrait du courage pour tuer et voir sur écran le résultat du

tir effectué. Et donc, le pilote de drone s'exposerait comme les autres combattants à des traumatismes psychiques liés non pas aux violences subies, mais aux violences commises. De quoi, indique l'auteur, transmuter la médecine de guerre en psychothérapie pour bourreaux et assassins.

Avec un sens de la formule peu commun, Chamayou développe une réflexion stimulante qui déploie, dans des pages fulgurantes, un feu d'artifice de la pensée. Voilà un livre qui mérite d'être lu et médité pour mieux comprendre les dérives morales de la technologie militaire. ■

par **Patrice Regimbald**,
Cégep du Vieux Montréal

Eugénie Brouillet, *La négation de la nation. L'identité culturelle québécoise et le fédéralisme canadien*, Sillery (Québec), Septentrion, 2005, 478 pages.

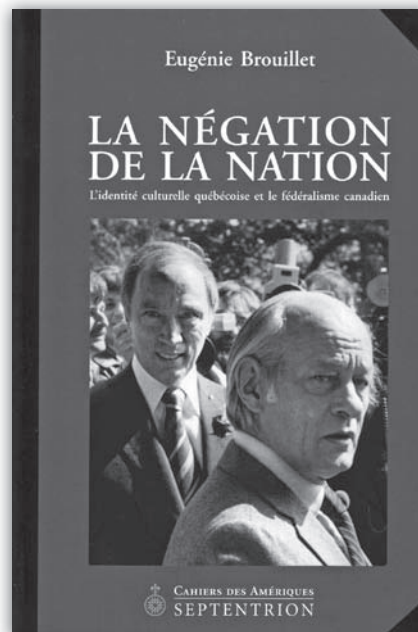
Qu'est-ce que le fédéralisme? Doit-il être de nature centralisée ou doit-il plutôt accorder une certaine autonomie aux entités fédérées? Doit-il favoriser l'épanouissement culturel de nations distinctes sur un même territoire? Voilà une partie des questions auxquelles s'intéresse la constitutionnaliste Eugénie Brouillet, dans *La Négation de la nation. L'identité culturelle québécoise et le fédéralisme canadien*. En effet, dans cet ouvrage novateur, elle se penche sur l'évolution du fédéralisme canadien. Elle y défend d'ailleurs une thèse qui vient contredire certaines interprétations dominantes, notamment les interprétations ultra-centralisatrices, en ce qu'elle expose le fait que la fédération de 1867 n'était pas centralisée. Au contraire, elle soutient que sa nature décentralisée permettait au Québec de jouir des pouvoirs essentiels au maintien et au développement de son identité culturelle distincte au sein du Canada. Sa thèse remet donc aussi en question l'interprétation de Fernand Dumont, selon laquelle le régime britannique aurait toujours visé l'assimilation du peuple canadien-français¹.

Cette conclusion, elle y parvient après avoir analysé les décisions juridiques, qui portaient sur la reconnaissance (ou la négation) de la nation, du Comité judiciaire du Conseil privé de Londres et, à partir de 1949, de la Cour suprême du Canada. Grâce à cette analyse rigoureuse, elle démontre avec brio

que le régime canadien de 1867 constituait «une véritable fédération capable d'accommoder l'identité culturelle québécoise» (p. 12). Toutefois, à partir de la seconde moitié du XX^e siècle, avec le renforcement de l'État-providence canadien et l'abolition, en 1949, du Comité judiciaire du Conseil privé de Londres qui fut remplacé par la Cour suprême du Canada, ce fédéralisme de «générosité» se serait graduellement effacé «au profit d'un grand projet de construction de la nation canadienne» (p. 13) dont le point culminant est sans aucun doute le rapatriement de la Constitution en 1982 et l'enchâssement d'une Charte des droits et libertés. Bref, un livre à lire pour quiconque

s'intéresse aux luttes constitutionnelles canado-québécoises, aux relations fédérales-provinciales, au développement des nationalismes au Canada ou, de manière plus générale, à l'évolution du fédéralisme canadien. ■

par **Jessica Riggi**,
étudiante à la maîtrise
en histoire, Université du
Québec à Montréal



1. Voir Fernand Dumont, *La genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, 393 p.

Robert Darnton, *Le grand massacre des chats : Attitudes et croyances dans l'Ancienne France*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1985, 283 pages.

«Le grand massacre des chats» est apparu dans ma vie sous la forme d'un article scientifique à lire dans le cadre d'un séminaire de maîtrise à l'Université de Sherbrooke. Dois-je avouer que l'intérêt pour cet article m'avait détourné des autres textes à analyser cette semaine-là. Et comme tout bon étudiant, j'avais maladroitement échoué à donner l'impression que j'avais «fait mes devoirs». En fait, mon insistance à discuter de cet article n'avait pas échappé à ma professeure qui avait tôt fait de mettre le livre *Le grand massacre des chats* entre mes mains.

Après avoir lu le premier chapitre, je suis aussitôt devenu un nouveau converti de l'étude des cultures populaires. Je me suis surpris à plonger tête première dans l'approche d'anthropologie historique que l'auteur proposait pour mieux comprendre la France de l'Ancien régime. Ainsi, dans *Le grand massacre des chats*, Darnton cherche à comprendre comment les hommes et les femmes interprètent le monde dans lequel ils évoluent. S'agit-il d'étudier avec ambition les mentalités, d'approfondir les contes paysans, d'analyser une classification des citoyens de Montpellier par des bourgeois contemporains ou encore les perceptions des intellectuels aux yeux des policiers de Paris? Darnton ne s'arrête pas à quelques objections méthodologiques, mais invite le lecteur à lire son ouvrage comme un récit de voyage.

Pour les curieux, Darnton décortique le «grand massacre des chats», un événement bizarre mis en scène dans un atelier de typographie de Paris au XVIII^e siècle qui devient une lutte des classes déguisée et impunie, puisque les ouvriers s'en prennent aux chats plutôt qu'à leurs maîtres. ■



par **Martin Baron**,
Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue



Roger Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, 1990, 245 pages.

Dans un ouvrage dense, clair et s'appuyant sur des sources solides, l'historien des Annales, connu pour ses travaux sur l'histoire de l'écrit et de l'imprimé, cherche notamment à répondre à une question fondamentale qui surgit inévitablement lorsqu'on étudie ou enseigne l'histoire des révolutions politiques : pourquoi la Révolution de 1789 s'est-elle produite en France? Après tout, les facteurs couramment évoqués pour l'expliquer – absolutisme, inégalités sociales, crise des finances

publiques, bourgeoisie freinée dans son ascension sociale, influence de la pensée des Lumières, etc. – caractérisent également plusieurs États européens à la même époque. Par exemple, bien qu'une tradition dominante depuis Tocqueville accorde une importance déterminante à littérature des Lumières comme cause de la Révolution, sa diffusion n'a pourtant jamais dépassé le cercle restreint des élites éclairées. Chartier défend plutôt la thèse, aujourd'hui largement admise (sauf peut-être dans les manuels scolaires), selon laquelle «c'est la Révolution qui a inventé les Lumières en voulant enrainer sa légitimité dans un corpus d'auteurs fondateurs» (p. 14).

Qu'est-ce qui distingue alors la France de ses voisins? Pour Chartier, la désacralisation du pouvoir royal et la *déchristianisation* (désacralisation

du pouvoir religieux) au sein des classes populaires sont des phénomènes culturels qui se manifestent de façon beaucoup plus profonde en France qu'ailleurs, et ce, dès les décennies 1720-1740. Elles seront déterminantes pour permettre la «réception» des idées révolutionnaires. Chartier y établit par ailleurs de façon convaincante des parallèles entre la Révolution française et la Révolution anglaise, en appliquant au cas français la grille d'analyse utilisée par Lawrence Stone dans le classique *Causes of the English Revolution, 1529-1642* (publié en 1972 et malheureusement épuisé en français). Il cerne ainsi les conditions culturelles «gagnantes» propres aux deux événements, malgré la distance qui sépare le messianisme puritain d'un Cromwell et le *Décret sur la liberté des cultes* adopté par la Convention thermidorienne en 1795. ■

par **Yanic Viau**,
Cégep du
Vieux Montréal

Geert Mak, *Voyage d'un Européen à travers le XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, 1058 pages.

Une œuvre magistrale. Une révélation. Une grande leçon de vulgarisation historique. Et pourtant un ouvrage méconnu. Quand on m'a offert ce livre, je n'avais jamais entendu parler du journaliste et écrivain néerlandais Geert Mak et j'étais à quelques semaines seulement d'enseigner pour la première fois l'histoire du XX^e siècle. Aujourd'hui, je peux affirmer que cet ouvrage m'a offert un des grands bonheurs de lecture de ma vie et qu'il continue de m'inspirer, huit ans après sa découverte. Je retourne constamment relire des passages de ce livre-fleuve luxuriant, inclassable, en même temps ouvrage d'histoire, récit de voyage et chronique journalistique.

Le projet de l'auteur est simple, mais admirablement mené à terme. Il s'inscrit dans une approche consistant à raconter l'histoire en retournant sur les lieux de cette histoire et à travers l'expérience personnelle d'un observateur situé dans le présent. Durant toute l'année 1999, alors que s'égrènent les derniers mois du

millénaire, Mak a parcouru l'Europe avec, comme itinéraire de voyage, la trame chronologique de l'histoire du XX^e siècle. Ainsi, en janvier 1999, revisitant la capitale française, il décrit le Paris de 1900 qui accueillit l'Exposition universelle. Quelques semaines plus tard, explorant de grandes capitales (Londres, Vienne, Berlin), il reconstitue en détail l'atmosphère qui y régnait juste avant la Première Guerre mondiale. Il passe ensuite le mois de février à Ypres, Verdun, Versailles, sur les traces du premier conflit planétaire, et ainsi de suite jusqu'à la dernière décennie du siècle, qu'il termine à Novi Sad, Srebrenica, Sarajevo. À chaque endroit visité, Mak reconstitue les faits dans un récit haletant et fouillé, avec une précision, un souci du détail et des nuances remarquables. Il explore et décrit chaque fois les traces encore visibles de l'histoire du XX^e siècle, rencontre un grand nombre de témoins (le petit-fils de l'empereur allemand Guillaume II, une femme russe racontant sa terreur lorsque, enfant, elle paniquait à l'idée de ne pas parvenir à



pleurer devant sa famille durant les funérailles de Staline, etc.). L'auteur nous fait aussi constamment plonger dans les sources primaires, de toute nature, qu'il cite abondamment (télégrammes, journaux, correspondances, mémoires de personnages importants, etc.). Une grande œuvre, qui en apprendra beaucoup, même à ceux qui, déjà, croient bien connaître l'histoire du siècle dernier. ▮

par **Vincent Duhaime**,
Collège Lionel-Groulx



Paul Veyne, *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas. Souvenirs*, Paris, Albin Michel, 2014, 260 pages.

Ceux qui ont fréquenté Paul Veyne à travers ses écrits depuis un demi-siècle ont découvert une intelligence sophistiquée, un historien érudit, mais apte aux vastes synthèses, un esprit libre à l'écart des querelles de chapelles, mais qui ne répugne pas à la provocation. Aussi, à la lecture de ce livre de souvenirs, on ne s'étonne guère de le découvrir tel qu'en lui-même : une personnalité originale et conventionnelle tout en même temps, un homme fidèle, néanmoins coupable de trahisons multiples, un conteur facétieux, puis émouvant, passant de l'anecdote savoureuse à la réflexion profonde, trop modeste dans l'estime de lui-même, mais surpris parfois à plastronner, d'une grande sûreté dans le jugement, mais enclin à la mauvaise foi. En somme, un homme complexe dont la vie a été peu banale.

Dans cet ouvrage, Veyne ouvre la porte à des souvenirs personnels, notamment ses passions pour le monde antique, l'alpinisme, la peinture italienne, la musique classique, la poésie de René Char tout en évoquant des épisodes douloureux de sa vie personnelle marquée par la perte de plusieurs proches dans des circonstances tragiques. Le récit se présente par

Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 2008, 284 pages.

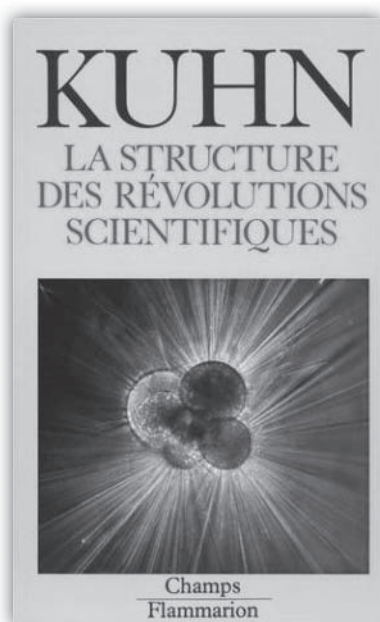
Étudiant en fin de bac, je n'étais pas certain de vouloir poursuivre à la maîtrise en histoire: avais-je envie de me spécialiser dans cette discipline? J'étais tenté par l'épistémologie, la science politique et même par un retour aux sciences de la nature. C'est un professeur – Peter Keating – qui m'a suggéré une lecture qui liait l'ensemble de mes intérêts et qui, du même coup, allait donner un sens à mon parcours étudiant et me guider dans mes études de maîtrise, et même au-delà: *La structure des révolutions scientifiques* de Thomas Kuhn (édition originale: 1962). Cet ouvrage archi-connu (plus d'un million d'exemplaires vendus!), je ne le connaissais pas. Et il allait bouleverser ma vision de la science, du travail des universitaires, et même du système d'éducation. Il mettait des mots sur des phénomènes que je constatais, mais que je n'arrivais pas à formuler.

Pour Kuhn, le progrès scientifique ne résulte pas d'une accumulation linéaire des connaissances; il procède plutôt de ruptures et de bouleversements. Un paradigme dominant se maintient tant qu'il ne rencontre pas une masse

critique de blocages dans l'explication des phénomènes. Durant cette période, l'essentiel du travail des scientifiques sert à conforter le paradigme dominant. Lorsqu'une masse critique d'anomalies survient, une crise s'ensuit, laquelle permet l'émergence d'un nouveau langage et d'un nouveau paradigme. La science devient politique, sociale, économique. C'est ce qui m'a amené à étudier, à la maîtrise, la spécialisation médicale et à proposer qu'elle ne suivait pas exclusivement l'accumulation des connaissances, mais tout

autant des contingences économiques et sociales. Même si j'ai depuis relativisé l'importance de cet ouvrage, notamment en lisant Koyré, Fleck et Rosen, il n'en demeure pas moins qu'il m'a guidé vers l'histoire des sciences et, plus généralement, dans mes réflexions sur le monde académique et de l'enseignement supérieur. ||

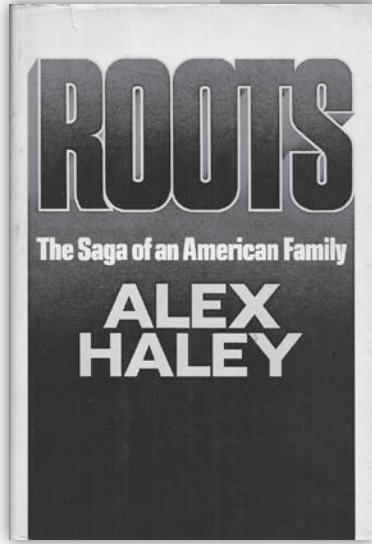
par **Sébastien Piché**,
Cégep régional de Lanaudière
à L'Assomption



ailleurs comme un riche témoignage historique où s'entremêlent destin personnel et trajectoires collectives: son enfance en Provence durant la guerre au sein d'une famille aux sympathies pétainistes, son engagement au sein du parti communiste durant les années cinquante ou encore, son expérience des événements de mai 1968. Un des grands mérites du livre est de nous faire pénétrer dans les coulisses de la vie intellectuelle française: son passage à l'École normale supérieure — où il côtoie Bourdieu, Genette, Althusser, Foucault —, ses années comme professeur d'université, la genèse de son essai sur *L'écriture de l'histoire* ou les circonstances ayant mené à son admission au Collège de France.

Enfin, ce bilan de vie permet à Veyne de faire la synthèse de ses travaux. On y trouve des pages d'un remarquable intérêt sur l'évergétisme romain, les croyances religieuses du monde antique ou la pensée de son grand ami disparu, Michel Foucault. Ce livre foisonnant, qui a mérité en 2014 le prix Femina essai, est à l'image de son auteur: inclassable. À lire. ||

par **Patrice Regimbald**,
Cégep du Vieux Montréal



Alex Haley, *Roots. The Saga of an American Family*, États-Unis, Doubleday, 1976, 704 pages.

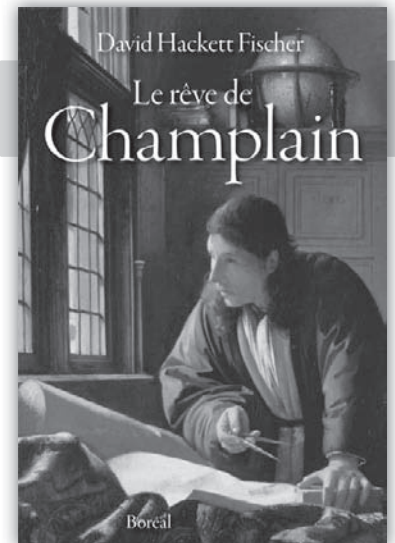
Depuis une vingtaine d'années, j'enseigne l'histoire américaine au Cégep Garneau et lorsqu'on m'a demandé d'identifier un livre qui m'avait marqué, le choix de *Roots* (*Racines* pour la traduction française) s'est imposé. Pourquoi? Tout jeune, je n'avais que onze ans à la parution de l'œuvre et ce roman a marqué mon éveil à la dure réalité de l'esclavage. Comment ne pas s'indigner du sort réservé à Kunta Kinte et ses descendants? Une partie de mon intérêt et de ma passion pour l'histoire américaine s'explique par le récit d'Alex Haley.

Avec le recul, je constate que l'œuvre a non seulement marqué ma jeunesse, mais qu'elle m'accompagne depuis. J'explique régulièrement à mes étudiants que ma fascination pour l'histoire des États-Unis réside dans son caractère paradoxal. Le «paradoxe américain» se retrouve aisément dans l'étude de la question raciale de l'époque coloniale à l'élection de Barack Obama. Thomas Jefferson, lui-même propriétaire d'une plantation et de nombreux esclaves, n'avait-il pas glissé un paragraphe condamnant l'esclavage dans son premier jet de la déclaration d'indépendance? George Washington n'a-t-il pas été profondément touché par une lettre de Phillis Wheatley, première poétesse noire de l'histoire américaine? Les exemples de cette nature foisonnent

lorsqu'on s'intéresse à l'histoire de nos voisins du sud. Comme historien, ce roman m'interpelle également d'une autre manière. Haley a été mêlé à plusieurs controverses après la publication de *Roots*. On a critiqué la rigueur de sa recherche historique et il a plaidé coupable à des accusations de plagiat (involontaire selon lui). Si la valeur de l'œuvre romanesque n'est pas affectée, les accusations contre le romancier forcent la réflexion sur la rigueur du travail de l'historien et la représentation fictive du passé. ■

par **Luc Laliberté**,
Cégep Garneau

David Hackett Fischer, *Le rêve de Champlain*, Montréal, Boréal Compact, 2012, 998 pages.



Mes études universitaires furent une période de découvertes intellectuelles inoubliable. Je rencontrais les travaux de quelques-uns des grands historiens et grands penseurs ayant marqué le XX^e siècle (Braudel, Hobsbawm, Arendt, Foucault). Si j'avais à choisir un livre marquant lu à cette période de ma vie, je serais très embêté. Mon regard n'était pas celui d'un historien. C'était celui d'un découvreur. À l'instar d'un explorateur qui s'enorgueillit de découvrir une nouvelle terre, j'avais régulièrement l'impression de fouler un sol vierge. Aujourd'hui, mon regard est teinté par ma formation. Je suis mieux outillé pour critiquer, nuancer, débattre. Mais je suis également moins facile à séduire (intellectuellement, bien sûr). Rares sont les ouvrages qui me marquent aussi profondément que ceux que je découvrais à l'âge de 20 ou 25 ans.

La biographie de Samuel de Champlain par David Hackett Fischer réussit l'exploit, me rappelant les émotions associées à l'exploration et la découverte d'une nouvelle œuvre. Avouons que le thème s'y prêtait bien. J'ai savouré ce pavé de près de 1000 pages. Sa richesse documentaire, mais surtout l'écriture imagée de Fischer permet littéralement de voyager au XVII^e siècle. En côtoyant le mystérieux Champlain, nous redécouvrons un espace géographique pourtant si familier. Nous comprenons les enjeux géopolitiques d'un autre temps. Nous faisons la rencontre des acteurs centraux de l'établissement en Nouvelle-France. Surtout, nous rencontrons Champlain lui-même. Le navigateur, le cartographe, le soldat, le diplomate.

J'ai été séduit par Champlain. Bien sûr, une fois le coup de foudre dissipé, l'historien redevient critique

et se demande si Champlain n'a pas également séduit son biographe. Le magnifie-t-on exagérément? Était-il véritablement cet homme d'exception que Fischer dépeint? Quoi qu'il en soit, *Le rêve de Champlain* représente une référence maintenant incontournable, un travail d'historien rigoureux et riche. ■

par **Daniel Landry**,
Collège Laflèche et
Cégep de Trois-Rivières



La figure du héros dans l'histoire occidentale

Depuis les exploits d'Achille chantés par Homère, la figure du héros a structuré durablement l'imaginaire occidental. Luc Giroux, à partir des travaux de Jean-Marie Apostolidès et Étienne Gendron, au sujet des superhéros des *comic books*, proposent de revisiter l'histoire occidentale et américaine à l'aune de ces personnages hors du commun. Et si Protagoras était dans l'erreur et que le héros, ce surhumain, était la véritable mesure de toutes choses ?



HÉROÏSME ET VICTIMISATION

par Luc Giroux, Cégep
Édouard-Montpetit

Jean-Marie Apostolidès enseigne la littérature française à l'Université Stanford depuis une trentaine d'années. Son œuvre est diversifiée : il s'intéresse aux rapports entre littérature, arts et pouvoir dans la France d'Ancien Régime¹ ; aux mouvements d'avant-garde, particulièrement à l'œuvre de Guy Debord et au situationnisme² ; à la tintinologie, dont il est un important représentant³. Signalons également une étude sur *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, des pièces de théâtre et des mises en scène, des films documentaires, un roman autobiographique, un roman graphique... C'est un intellectuel qui ne boude pas son plaisir⁴. À travers l'éclectisme de ses écrits, Apostolidès fait l'analyse symbolique des réalités sociales. En particulier, il s'intéresse à l'économie des rapports entre l'individu et les lieux qui le définissent, rapports qui s'expriment dans les mythes anciens et modernes.

Héroïsme et victimisation est son ouvrage le plus ambitieux. Il y propose une analyse majeure de la civilisation⁵ occidentale. Il y dresse également, de fait, un bilan de ses préoccupations intellectuelles et de ses méthodes. S'y retrouvent les références et thèmes «apostolidiens»⁶ types : de Norbert Élias, Apostolidès souligne la grande influence des travaux pionniers sur l'intériorisation de la violence par les individus à partir du XVI^e siècle⁷ ; de Michel Foucault, il retient particulièrement l'existence de champs épistémologiques structurant la culture en périodes distinctes⁸ ; de

René Girard, il reprend l'idée de meurtre collectif fondateur d'ordre social⁹ ; de Cornélius Castoriadis, il adopte la notion d'imaginaire, ce liant du symbolique et du matériel qui donne sens à l'organisation du monde et à la psyché¹⁰ ; de Guy Debord, il adopte la notion de spectacle comme mode d'adhésion des individus à leur propre aliénation dans la consommation capitaliste¹¹.

L'approche d'Apostolidès est profondément multidisciplinaire : il use d'histoire, de sociologie, de symbolique, d'analyse artistique et littéraire, de psychanalyse... Il met à

contribution tout fait, document ou analyse lui permettant de mieux cerner son objet. Dans *Héroïsme et victimisation*, le corpus utilisé comprend traités, dictionnaires, poèmes, pièces de théâtre, romans, tableaux et gravures, films, bandes dessinées, émissions de télévision, graffitis et publicités... La connaissance de l'auteur de diverses formes du langage artistique lui permet des propositions stimulantes. Par exemple, il soutient que la lecture des *Tragiques* (1616) d'Agrippa d'Aubigné, ensemble de sept pièces consacré à l'épopée huguenote, doit se faire à la lumière de l'art

1. *Le roi-machine : spectacle et politique au temps de Louis XIV*, Paris, Minuit, 1981 ; *Le Prince sacrifié : théâtre et politique au temps de Louis XIV*, Paris, Minuit, 1985. Dans ce compte rendu, nous nous contentons de signaler les livres de J.-M. Apostolidès en négligeant ses nombreux articles.

2. *Les tombeaux de Guy Debord*, coll. « Champs », Paris, Flammarion, 2006 [1999].

3. *Les métamorphoses de Tintin*, coll. « Champs », Paris, Flammarion, 2006 [1984] ; *Dans la peau de Tintin*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2010. Tintin est « objet de savoir, qui a donné naissance à une subdivision de l'analyse littéraire, la tintinologie. » (J.-M. Apostolidès, « Trois Tintins » dans *Lettre à Hergé*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2013, p. 139.)

4. On trouvera les références des œuvres de J.-M. Apostolidès dans l'article de Wikipédia qui lui est consacré. Voir aussi la longue entrevue avec Apostolidès réalisée par Alexandre Trudel pour *Post-Scriptum.org*, *Revue de recherche interdisciplinaire en textes et médias*, animée par les étudiant(e)s du Département de littérature comparée de l'Université de Montréal, s.d., www.post-scriptum.org/alpha/entreviens/entretien-apostolidès.pdf, 18 p., consulté le 30 mai 2013.

5. J.-M. Apostolidès semble utiliser indifféremment les notions de « culture » et de « civilisation ». C'est discutable mais nous le suivons pour les besoins de ce compte rendu.

6. Je reprends le néologisme de Jean-Pierre Dupuy dans sa préface à cette seconde édition du livre.

7. N. Élias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Presses Pocket, 1973 et *La dynamique de l'Occident*, Paris, Presses Pocket, 1975. Il s'agit des tomes I et II de *Über den Prozess der Zivilisation* (1^{re} éd. 1939, 2^e éd. 1969).

8. M. Foucault, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966 ; *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969. Toutefois, J.-M. Apostolidès ne reprend ni le vocabulaire défini par Foucault, ni sa périodisation dans le détail.

9. R. Girard, *La violence et le sacré*, coll. « Pluriel », Paris, Hachette, 1998 [1972].

10. C. Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

11. G. Debord, *La société du spectacle*, coll. « Folio », Paris, Gallimard, 1992 [1967].

de la tapisserie, «demeuré très vivace jusqu'au XVI^e siècle. D'une tenture à l'autre, il y a reprise des mêmes thèmes, retour des mêmes personnages, tout un système analogique de renvois qui permet, sous le désordre apparent, de bâtir une totalité "en parataxe"¹².»

La thèse centrale du livre d'Apostolidès est celle-ci : la sensibilité occidentale est fondée sur la tension permanente entre deux sources culturelles, celle de l'héroïsme et celle de la victimisation. La culture héroïque est héritée des traditions romaine et barbare¹³. L'individu s'y accomplit par l'exploit et il s'impose à autrui par la violence. C'est une culture patriarcale, aristocratique, fondée sur la domination, l'élitisme, l'orgueil. Elle est centrée sur une économie de la production. La culture de l'héroïsme «structure les individus et les faits sociaux d'une façon verticale» (381) et elle est ancrée dans le temps de l'histoire. Pour sa part, la culture victimaire est héritée de la tradition chrétienne. L'individu y respecte son prochain dans un esprit de fraternité. Ses valeurs sont la pitié, le partage, l'égalité, la liberté, l'humilité, la démocratie. Elle est aujourd'hui centrée sur une économie de la consommation. La culture de la victimisation «structure les hommes et les faits sociaux de façon horizontale» (381) et elle est ancrée dans l'espace de la mémoire.

Cette tension entre deux systèmes de valeurs est insoluble, dialectique. «Selon les circonstances historiques, l'une des deux sources du système héroïsme-victimisation a tendu à prévaloir sur l'autre sans pour autant l'éliminer.» (66) Chacun des deux pôles peut bien se présenter en modèle et s'accomplir de manière exemplaire chez certains individus, héros ou saints, les deux se subvertissent, se tempèrent l'un l'autre. Par exemple, même si la culture héroïque est orientée vers la guerre et la culture chrétienne vers la paix, il est évident que la culture guerrière triomphe jusque dans les institutions chrétiennes lors des croisades contre les musulmans ou lors des guerres de Religion du XVI^e siècle.

La lutte entre héroïsme et victimisation est la «contradiction fondamentale» (67) de la culture occidentale.

Du dosage discret des deux sources, contradictoires et nécessaires l'une à l'autre, résultent à la fois l'originalité et le dynamisme de l'Occident. Alors que des critiques contemporains (*les nouveaux philosophes*) définissent l'héritage occidental depuis les Lumières comme froid, logique et rationnel, je prétends au contraire que le dynamisme culturel de cette civilisation provient de sa capacité de vivre cette contradiction fondamentale et de la surmonter. [...] Alors que, dans la dialectique hégélienne, les termes contraires s'anéantissent dans la synthèse résolvant leur

contradiction, dans la pratique intellectuelle et sensible de l'Occident, l'hétérogénéité initiale se retrouve dans la synthèse finale. (70)

Apostolidès introduit ici la notion d'*espace permissif*. Selon lui, entre les deux pôles culturels existe un lieu intermédiaire, un «espace d'expérimentation» où «les êtres suspendent leur jugement, s'exercent à la critique, essayent de nouvelles conduites, acceptent la complexité, transgressent les principes qu'ils respectent au quotidien et se jouent du principe de non-contradiction.» (72) C'est parce qu'existe cette possibilité de mise à distance du réel, dans cet espace, que peuvent s'exprimer les doutes, les angoisses, que se développent la fiction, la liberté de choix (y compris amoureux), l'esprit critique. «L'espace permissif engendre à la fois le recul face aux dogmes et la liberté par rapport à l'autorité. En effet, il est intériorisé par chaque individu, donnant naissance au *for intérieur* dans lequel chacun peut se protéger de la tyrannie du réel¹⁴. [...] Il existe donc un rapport direct entre l'espace permissif et la naissance de l'individualité.» (75) On en mesure toute l'importance : «Si l'espace permissif n'est pas le monopole de l'Occident, il occupe néanmoins dans cette civilisation une place centrale.» (72)

Une autre notion proposée par l'auteur est celle d'*enveloppe communautaire*, adaptation de la notion d'enveloppe psychique développée par le psychanalyste Didier Anzieu¹⁵. Selon Apostolidès, tout individu se définit par «l'organisation complexe de [...] trois niveaux» (163) : individuel, familial et communautaire, chacun délimité par une enveloppe protectrice qui construit l'identité en séparant extérieur et intérieur¹⁶. L'enveloppe communautaire est la plus grande des trois, véritable corps collectif au sein duquel les *frères* se reconnaissent, se hiérarchisent et dont les *étrangers* sont rejetés. Chaque enveloppe se reconnaît dans un incarnateur, qu'il soit individu, institution ou idée.

L'enveloppe communautaire est une expression ou une figuration, sur le plan de l'imaginaire, du lien social qui, comme la «peau», est aussi une réalité concrète, faite de codes, d'inscriptions, d'interdits et de coutumes. Chaque société en développe une manifestation visible, dans laquelle la dimension utilitaire de l'enveloppe communautaire se mêle à la dimension imaginaire. (165)

Poursuivant, Jean-Marie Apostolidès propose un modèle de l'existence *biologique* des sociétés. Selon ce modèle, les mutations de l'enveloppe communautaire se font au rythme des *catastrophes* et des *révolutions*. Une catastrophe survient quand l'enveloppe communautaire n'est plus adaptée au contexte social, qu'elle devient plus étouffante que protectrice,

12. J.-M. Apostolidès, *Héroïsme et victimisation : une histoire de la sensibilité*, 2^e éd., Paris, Les Éditions du Cerf, 2011 [2003], p. 128. Pour les prochaines citations de cet ouvrage, nous nous contentons d'indiquer les numéros de page entre parenthèses.

13. L'auteur utilise le terme «barbare» dans un contexte historique précis, sans doute pour mieux souligner l'opposition avec la culture victimaire. L'usage en a reculé en histoire au profit du terme «germanique», justement moins marqué.

14. Apostolidès renvoie ici à Reinhart Kosselleck, *Le règne de la critique*, Paris, Minuit, 1979.

15. D. Anzieu, *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod, 1985.

16. L'auteur précise plus loin : «Un ouvrage plus théorique que le mien devrait poser ici la question de l'enclassement des différents types d'enveloppement, c'est-à-dire celle des rapports qu'entretiennent l'enveloppe psychique, l'enveloppe familiale et l'enveloppe communautaire.» (283, note 3).

que l'espace permissif y est trop restreint. S'ensuit une révolution, par laquelle l'enveloppe communautaire se modifie puis se stabilise autour de nouvelles valeurs. Le nouveau projet social se «refroidit» alors, se «bureaucratise» en attendant la prochaine crise.

Ce résumé schématique peut être trompeur : la conception historique d'Apostolidès n'est pas déterministe, c'est une «figure» qui «laisse [...] une large place à la liberté des hommes.» (184) Une révolution, en particulier, est un véritable laboratoire des utopies collectives d'où émerge «le renouvellement du *sens* profond du vouloir-vivre-ensemble.» (184)

En France, l'enveloppe communautaire a pris la forme tour à tour de l'Église, de la Nation, plus récemment de la fratrie. La Saint-Barthélemy (1572) est la catastrophe qui a fait prendre conscience de la désuétude de l'enveloppe catholique, déjà affaiblie par la Réforme protestante. L'établissement de l'absolutisme par Henri IV est une révolution, qui s'institutionnalise sous Louis XIV et qui donne naissance à l'enveloppe communautaire laïque de la Nation. La Révolution française, sans provoquer de changement d'enveloppe communautaire, «aboutit à une transformation essentielle de l'incarnateur de l'enveloppe communautaire : après 1793, le monarque cède la place à l'idée de Patrie. Cependant, dans la mesure où la Révolution ne fait que parachever le projet de l'absolutisme¹⁷, elle n'entraîne pas une mutation totale du champ de sensibilité.» (182) Il faut attendre la catastrophe de la Shoah et la révolution de mai 68 pour que se développe l'enveloppe de la fratrie.

Saint-Barthélemy et Shoah marquent les limites de la modernité. La culture de l'héroïsme y domine, liant ensemble les trois enveloppes de la nation, de la famille et de l'individualité. Depuis la Seconde Guerre mondiale, la culture de la victimisation s'est progressivement imposée, sans que l'on sache encore si cette mutation de la sensibilité sera aussi importante que celle du XVII^e siècle. Dans l'enveloppe communautaire de la fratrie, les repères identitaires traditionnels sont en redéfinition.

Le livre de Jean-Marie Apostolidès est audacieux et séduisant. Sa thèse éclaire de manière originale l'évolution de la sensibilité occidentale depuis cinq siècles et elle constitue une véritable théorie sociale générale. On tirera profit des analyses fouillées de certains événements, mouvements sociaux, œuvres artistiques... La dernière partie, par exemple, propose un tableau de la «société fraternelle» qui est la nôtre. À la lumière du passage des dernières générations, l'auteur y tisse des liens entre multiculturalisme, féminisme et redéfinition de la masculinité, affirmation de l'enfant-roi, concurrence entre fratries dans la «hiérarchie de la victimisation», «capitalisme absolu» à l'ère de la consommation, culte de la mémoire¹⁸...

Apostolidès reconnaît lui-même certaines limites à sa recherche, limites méthodologiques et même épistémologiques, dont certaines posent la question de la disciplinarité. L'une des plus évidentes est l'utilisation de concepts psychanalytiques, «donc forgé[s] originellement pour comprendre l'individu» (163), pour étudier la société. Pour suivre Jean-Marie Apostolidès, il faut faire le pari qu'il y a un inconscient collectif qui fonctionne comme l'inconscient individuel¹⁹. Il en fait explicitement l'un de ses «présupposés théoriques», qu'il demande au lecteur d'accepter : «les mécanismes psychologiques d'une collectivité sont de nature *analogue* à ceux qui touchent l'individu.» (8)

L'affirmation reste à développer dans son cas, mais elle a le mérite de rappeler un débat qui demeure ouvert. Depuis un siècle, plus encore depuis l'influence intellectuelle de Lacan dans les années 1960, des auteurs ont voulu théoriser le rapport entre psyché et société – concilier Freud et Marx, pour utiliser une formule rapide et vieillie. Quoi qu'il en soit de la réception de ces propositions d'ensemble, l'utilisation des notions de la psychanalyse dans les sciences sociales et en analyse littéraire s'est répandue²⁰.

Le sous-titre du livre de Jean-Marie Apostolidès, *Une histoire de la sensibilité*, indique que sa démarche s'apparente à celle d'un historien ou, du moins, que

17. Apostolidès renvoie ici en note à la thèse d'Alexis de Tocqueville dans *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856), qui souligne la continuité de la centralisation administrative d'un régime politique à l'autre.

18. Pensons aux «devoirs de mémoire» qui se multiplient et à leur instrumentalisation. Sur les relations entre histoire et mémoire, voir Philippe Joutard, *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, Paris, La Découverte, 2013. De son côté, Apostolidès puise à plusieurs reprises dans le grand projet des *Lieux de mémoire* dirigé par l'historien Pierre Nora, 3 tomes, coll. «Quarto», Paris, Gallimard, 1997 [1984-1992].

19. D'aucuns affirment que c'est le pari de la théorie psychanalytique, qu'ils refusent en tout ou en partie. Par exemple, Michel Onfray dénonce vigoureusement la branche freudienne de la

psychanalyse dans *Le crépuscule d'une idole : l'affabulation freudienne*, Paris, Grasset, 2010 et *Apostille au Crépuscule : pour une psychanalyse non freudienne*, Paris, Le Livre de Poche, 2011. Apostolidès affirme au contraire que c'est Freud qui a donné «la meilleure description théorique» de l'intériorité (157).

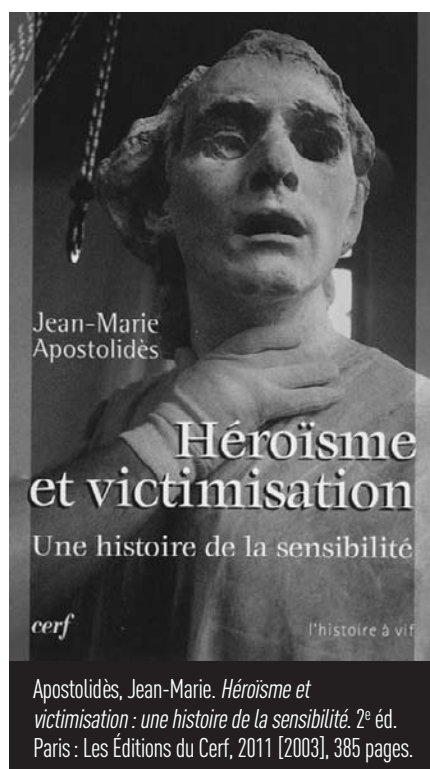
20. Dans les études québécoises, Heinz Weinmann en est un bon exemple. Dans *Du Canada au Québec : généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, 1987 et *Cinéma de l'imaginaire québécois : de La petite Aurore à Jésus de Montréal*, Montréal, l'Hexagone, 1990, il analyse l'histoire du Québec à la lumière du mythe freudien du *roman familial*. Il soutient sans ambages que «l'inconscient collectif fonctionne à l'image de celui des individus.» (*Du Canada au Québec*, p. 17).

son *récit*²¹ repose sur l'analyse de documents. Ses références aux travaux d'histoire et aux documents sont effectivement nombreuses. Il s'agit bien d'une histoire, mais un peu à la manière de celle d'un Michel Foucault : elle vise à raconter le développement de phénomènes mentaux dans le temps, mais on la classerait plus volontiers dans la philosophie ou les essais de sciences sociales. Le problème de définition ne tient pas au sujet étudié puisque, dans l'historiographie du dernier demi-siècle, les tenants de l'histoire anthropologique, ceux de l'histoire des mentalités et ceux de l'histoire culturelle en ont abordé de semblables²². Il s'agit plutôt d'une question d'approche. Cela dit, même du point de

vue historique tel que développé par Apostolidès, certains passages de sa démonstration restent des hypothèses à vérifier. C'est le cas à propos du procès d'intériorisation de la violence suite au massacre de la Saint-Barthélémy. L'auteur convient alors que son analyse est affaiblie par « le caractère littéraire du matériau » (122) analysé et les outils dérivés de la psychanalyse dont il se sert :

[...] nous ne nous cachons pas ce qu'une telle reconstruction peut avoir de hasardeux. [...] le modèle dont nous nous servons s'appuie sur l'intuition. Il s'agit donc d'un outil théorique, formé à partir d'observations historiques, et destiné à comprendre le changement de sensibilité dans la société française. En tant que tel, il ne recouvre pas exactement la chronologie des événements qu'une analyse strictement historique devrait observer. (122)

Malgré ces avertissements, *Héroïsme et victimisation* souffre de son ambition et le lecteur demeure insatisfait sur des questions importantes. Jusqu'à quel point peut-on généraliser du cas français à l'ensemble de l'Occident comme le fait largement Apostolidès ? Comment les autres expériences « nationales » pourraient-elles nourrir sa théorie sociale ? Du point de vue temporel, l'auteur étudie une période de longue modernité, mais il en esquisse à peine les fondements médiévaux ou même antiques. Comment s'est développé le dualisme héroïsme-victimisation avant le XVI^e siècle ? Autrement dit, les guerres de Religion en France constituent une « première » mutation



Apostolidès, Jean-Marie. *Héroïsme et victimisation : une histoire de la sensibilité*. 2^e éd. Paris : Les Éditions du Cerf, 2011 [2003], 385 pages.

de la sensibilité occidentale... depuis quand ? Cette question de la genèse du dualisme peut aussi être posée à propos des deux traditions qui le constituent. Jean-Pierre Dupuy le demande en préface : existe-t-il une telle chose qu'un christianisme, même originaire, exempt de violence consubstantielle²³ ?

Soulignons enfin un certain caractère militant de l'ouvrage. Apostolidès y dresse un long et sévère bilan de la société léguée par les soixante-huitards – il est question de totalitarisme *soft* – tout en soulignant la nécessité d'inventer de nouveaux outils théoriques pour comprendre le présent. La disparition de l'alternative communiste, aussi critiquable soit-elle, ainsi que celle des derniers grands penseurs du XX^e siècle aurait laissé place

à un certain désarroi intellectuel²⁴ face au procès de *commodification* (marchandisation) des rapports humains. Aussi, le livre se termine-t-il par un appel à l'intelligence et à la mobilisation de la jeunesse.

Ces jeunes de vingt ans – je me permets de dire que c'est le plus bel âge de la vie – ont conquis à leur bénéfice l'espace permissif, le transformant en espace expérimental – en « theme park » (ou immense Disneyland) social. Ils y inventent de nouveaux rôles, rusent avec la logique de l'économie, brouillent systématiquement les repères culturels hérités des temps héroïques. Il ne leur manque que les armes d'une critique plus radicale pour échapper aux séductions du présent, aux pièges de la simulation, et s'assumer comme les acteurs sociaux, libres et conquérants, qu'ils sont déjà. (385)

Jean-Marie Apostolidès propose donc une analyse originale de la dynamique à l'œuvre dans la civilisation occidentale en même temps qu'une nouvelle grille d'analyse du lien social. Son livre ouvre de larges perspectives avec audace et générosité, mais aussi avec conscience des limites inhérentes au travail de défrichage. Sa thèse sur la dualité héroïsme-victimisation et ses réflexions sur la place actuelle de la culture victimaire, en particulier, sont à même de susciter commentaires et recherches. ■

21. Le mot français *histoire* vient du latin *historia*, « lui-même pris au grec *historia* "recherche, enquête, information" et "résultat d'une enquête", d'où "récit", "œuvre historique". » Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, tome 2, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998, p. 1723.

22. Pensons à l'œuvre d'Alain Corbin, historien des sensibilités. Pour le plaisir du lecteur, signalons *Le territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, coll. « Champs », Paris, Flammarion, 1990 [1988].

23. Il faut, bien entendu, distinguer message chrétien et message chrétien. Sur l'originalité et l'importance du thème de l'amour dans l'enseignement de Jésus, voir Christian Elleboode, *Jésus, l'héritier : histoire d'un métissage culturel*, Paris, Armand Colin, 2011, pp. 420-496.

24. « Le public a le sentiment que la race des grands penseurs s'est éteinte après la mort de Michel Foucault et Pierre Bourdieu, que nous vivons aujourd'hui sous la férule de petits maîtres habiles et sans perspective. » (366) Rappelons que ce texte a d'abord été publié en 2003.

LES SUPERHÉROS ET L'AMÉRIQUE : un récit partagé (1938-2014)

Par **Étienne Gendron**,
Collège Lionel-Groulx

Superman, Batman, Spider-Man, Hulk, Wonder Woman, Iron Man... Tous illustres membres du nouvel Olympe, celui qui domine les salles de cinémas en Amérique et à travers le monde. Autrefois perçu comme un simple divertissement destiné aux jeunes garçons et aux adolescents en mal de sensations fortes, le *comic book* américain est devenu l'inspiration d'une myriade d'adaptations qui s'adresse à tous les publics, que ce soit à la télévision, au cinéma, ou via l'imprimé. En fait, les superhéros ont transcendé leurs origines et sont devenus partie intégrante de la culture populaire. Même ceux qui n'ont jamais touché un *comic book* reconnaissent Superman ou Batman avec aisance, et sont familiers avec leur dernière incarnation à l'écran.

Il est de plus en plus courant de percevoir ces héros comme une mythologie moderne, un ensemble d'histoires et de personnages destiné à être constamment réinterprété et raconté en fonction de nos idéaux, de nos craintes et de nos doutes. Loin d'être une représentation statique de l'exceptionnalisme américain et de la destinée manifeste, le superhéros constitue un baromètre, un indicateur (très indirect) de la perception qu'ont les Américains d'eux-mêmes. Dans cette optique, il semble pertinent de comprendre ce que signifie la popularité renouvelée du genre et de mettre en perspective l'évolution de ce dernier en parallèle avec l'histoire de sa patrie d'origine : les États-Unis.

LES ANNÉES 1920 : LA NAISSANCE D'UNE CULTURE POPULAIRE

Notre récit débute durant les années 20, période associée à une prospérité rutilante, à Hollywood, au Charleston. Trois facteurs distincts favorisaient la naissance du *comic book*. D'abord, l'essor de nouveaux médias de masse qui devinrent omniprésents dans le quotidien des Américains. Au XIX^e siècle, la généralisation de l'instruction publique avait déjà significativement élargi le bassin de lecteurs. Ce développement explique l'apparition de la *yellow press* (ou presse à sensation), centrale au sein de l'empire médiatique de William Randolph Hearst (propriétaire du *New York Journal*, et inspiration de *Citizen Kane*) et des *dime novels*, courts ouvrages de fiction à bas prix souvent fantaisistes et mélodramatiques.

Un constat s'impose : le marché de la culture s'était élargi et ne pouvait plus se cantonner à une élite. Il devait être percutant, accessible, sensible à un auditoire plus large. Bref, la culture devenait de plus en plus populaire, et uniforme. C'est durant les années 20 qu'Hollywood et les cinq *Majors* (MGM, 20th Century Fox, Paramount, Warner Brothers et RKO) transformèrent le cinéma en une industrie orientée vers les goûts du grand public. Au seuil des années 30, une majorité de foyers américains détenait un poste de radio qui diffusait radioromans, programmes musicaux et matchs de sports. C'était la culture de masse.



Jeune fille écoutant la radio
dans les années 1930.

SOURCE : Wikimedia Commons

Ensuite, une urbanisation de plus en plus irréversible, illustrée par une spéculation immobilière intense et par l'apparition dans le paysage urbain des gratte-ciels formant le *skyline* des grandes métropoles. En 1920, le US census rapportait que pour la première fois, plus d'Américains résidaient en ville qu'en campagne, étape importante qui annonçait l'entrée définitive des États-Unis dans l'ère industrielle. D'ailleurs, la fin de la décennie et le début des années 30 furent marqués par la construction de grands édifices de prestige aujourd'hui iconiques comme le Chrysler Building (1930) ou l'Empire State Building (1931).

Cette urbanisation, aboutissement de décennies de développement industriel, contribua à uniformiser le mode de vie des Américains et à créer un bassin de consommateurs plus faciles à rejoindre. En ce sens, elle appuyait et accentuait la transformation culturelle décrite précédemment. Ce n'est donc pas un hasard si la grande majorité de superhéros évolue dans un cadre urbain, qu'il soit fictif (Gotham City, Metropolis, Central City) ou réel (New York, Chicago, San Francisco). Dans le même ordre d'idée, ce fut dans les années 20 et 30 qu'Al Capone à Chicago et Lucky Luciano à New York jetèrent les bases du crime organisé aux États-Unis. Cela explique l'abondance des gangsters comme antagonistes dans la littérature *pulp* et les premiers *comics*, reflet éloquent des craintes des Américains face à la criminalité urbaine.

Enfin, une société des loisirs orientée vers la consommation. Au début du 20^e siècle, les progrès importants dans le domaine de l'organisation du travail et de la mécanisation, notamment la chaîne de montage imaginée par Henry Ford, ont permis une augmentation des salaires et une amélioration des conditions de travail, laissant ainsi plus de temps libre aux travailleurs américains. Cette situation, combinée à une accessibilité accrue au crédit, donna naissance à la consommation de masse. De plus en plus d'ouvriers pouvaient se permettre une sortie au cinéma, l'achat d'une voiture ou l'acquisition d'électroménagers. Consommation et culture de masse se nourrissaient l'une l'autre, créant un contexte favorable à l'éventuelle naissance des superhéros.

L'ancêtre le plus direct du *comic book* de superhéros est le *pulp*, ainsi appelé en raison du papier bon marché sur lequel il était imprimé. Déjà populaire au tournant du 20^e siècle, le genre atteignit l'apex de sa notoriété dans les années 20 et 30. Qu'est-ce que le *pulp*? Il s'agit en fait d'histoires fantastiques, policières et de science-fiction diffusées par le biais de publications mensuelles comme *Amazing Stories*, *Adventure*, *Weird Tales* et *Unknown*. Souvent sensationnalistes et extravagants, les récits attiraient des millions de lecteurs à travers les États-Unis. La popularité grandissante du *pulp* lui permit même de

déborder de l'imprimé pour envahir d'autres mediums comme la radio et le cinéma (les fameux *serials*, courts métrages projetés avant un film et se terminant par un *cliffhanger*).

C'est au cœur du *pulp* que s'imposèrent des personnages que l'on pourrait considérer comme les ancêtres des superhéros, qu'ils soient associés à des récits d'aventure (*Doc Savage* [1933], *The Phantom* [1936]), des intrigues policières (*The Shadow* [1931], *The Spider* [1933]), des sagas fantastiques (*Conan le barbare* [1932], *Solomon Kane* [1928]) ou des histoires de science-fiction (*Buck Rogers* [1928], *Flash Gordon* [1934]). Dotés de talents exceptionnels, parfois masqués ou mystérieux, toujours dédiés à la lutte contre le mal ou le crime, ils annonçaient déjà leur successeurs.

LES ANNÉES 1930: L'ÉMERGENCE DES SUPERHÉROS

Qu'est-ce qui explique l'émergence du superhéros à la fin des années 30? Bien entendu, la crise de 1929 a eu un impact indéniable sur la psyché collective des Américains. Plongée dans l'abîme, l'économie peinait à se relever du krach boursier et des millions de travailleurs se retrouvèrent sans emploi. La misère partageait les unes des journaux avec les exploits de criminels à la fois détestés et adulés, comme Bonnie Parker, Clyde Barrow et John Dillinger. Bien sûr, l'élection de Roosevelt en 1932 et la mise en place du New Deal redonnèrent confiance jusqu'à un certain point, mais la récession de 1937 transforma l'espoir d'une reprise économique en un rêve lointain et inatteignable. Le rêve américain vivait, la morosité était palpable. De l'autre côté de l'Atlantique, le fascisme s'étendait en Europe. Déjà bien installé en Italie, il gagna l'Allemagne en 1933 avec la nomination d'Hitler comme chancelier. En Amérique, certains tribuns comme le père Charles Coughlin, l'aviateur Charles Lindbergh et le sénateur Huey Long (surnommé le *Kingfish*) haranguaient les foules, parlaient de redistribution des richesses, d'isolationnisme et dans certains cas d'admiration pour le fascisme. La remilitarisation de l'Allemagne (1935) et les crises diplomatiques (Rhénanie en 1936, Sudètes en 1938) laissaient croire qu'une nouvelle guerre en Europe était possible. Bien qu'une majorité d'Américains demeurait opposée à une implication militaire en Europe, une proportion importante (qui comprenait le président Roosevelt lui-même) réalisait l'imminence du conflit.



SOURCE : pynchonwiki.com

Confrontés à la misère et à la possibilité d'une nouvelle guerre, les Américains étaient plus que jamais réceptifs à l'apparition d'un nouveau genre de héros.

SUPERMAN

C'est en 1938, dans *Action Comics* n° 1 qu'apparut Superman pour la première fois. Capable de sauts au-dessus des gratte-ciels, plus rapide qu'une balle, presque invulnérable et doté d'une force surhumaine, Superman est le premier superhéros, rassemblant

toutes les caractéristiques aujourd'hui typiques de ce genre de personnage : des pouvoirs surnaturels bien au-delà des capacités humaines, un costume thématique, une identité secrète (Clark Kent), un code moral (*truth, justice and the American Way*). Mélangeant des éléments bibliques (Moïse [Superman est sauvé de Krypton et recueilli par une famille du Kansas]) et mythologiques (Hercule [héros doté d'une force prodigieuse, capable d'exploits]), Superman en vint à incarner une Amérique persuadée de la justesse de ses valeurs, capable de se relever des épreuves et de faire face à l'adversité. Étranger (il vient d'une autre planète), il incarne le principe du *melting pot* en devenant le défenseur de l'*American Way*.

LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE : BATMAN ET CAPTAIN AMERICA

Superman est immédiatement très populaire. Déjà en 1939 il fut suivi d'un autre superhéros mythique : Batman. Croisement entre les héros *pulp* de jadis (histoires policières, absence de super-pouvoirs) et le superhéros moderne (costume thématique, gadgets, identité secrète), il récolta un vif succès dès son apparition dans la publication *Detective Comics* en 1939, et fut l'objet comme Superman d'adaptations au cinéma et à la radio. Avec l'éclatement de la guerre en Europe en 1939, la hantise des U-boats allemands s'empara du public américain et la tendance isolationniste se renversa graduellement. En 1941, Roosevelt signa avec Churchill la Charte de l'Atlantique et adopta la loi

prêt-bail, annonçant au monde la volonté des États-Unis de constituer l'«arsenal de la démocratie». Dans cet intervalle, de nombreux autres superhéros furent créés, dont Captain Marvel en 1939 (un enfant capable de devenir un être surhumain), The Sub-Mariner en 1939 (roi neutre de l'Atlantide s'attaquant

aux incursions de sous-marins allemands) et surtout Captain America en 1941, super-soldat aux couleurs patriotiques.

L'entrée des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale après l'attaque de Pearl Harbor en 1941 constitue le début d'un âge d'or du *comic book*. Le public se montrait de plus en plus friand d'histoires manichéennes et de héros patriotiques. En l'espace de quelques années (39-45), toute une batterie de superhéros aujourd'hui célèbres virent le jour, certains évoquant très fortement les couleurs nationales : Flash (40), Green Lantern (40), Uncle Sam (40), Green Arrow (41), Wonder Woman (41), Spirit of '76 (41), etc. Trois maisons d'édition se démarquaient à l'époque : DC Comics (propriétaire de Superman, Batman et Wonder Woman), Timely Comics (ancêtre de Marvel, propriétaire de Captain America) et Fawcett Comics (propriétaire du héros le plus populaire de l'époque : Captain Marvel). Bien entendu les histoires opposaient les superhéros à des ennemis nazis et japonais, parfois dans des représentations racistes plus proches de la propagande que du simple récit d'aventure.

LA GUERRE FROIDE

La fin de la Seconde Guerre mondiale et le début de la Guerre froide constituèrent une période de transition pour le *comic book*. Les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki en août 1945 exposèrent pour la première fois le monde au potentiel destructeur de l'arme atomique. L'acquisition de cette dernière par l'URSS en 1949, combinée à des tensions grandissantes en Europe et à la création de l'OTAN, firent entrer le monde dans la guerre froide. Démarre alors une course aux armements intense entre les deux superpuissances, menant au développement de bombes thermonucléaires (plus de 400 fois la puissance de la bombe de Nagasaki, *Fat Man*) et de missiles balistiques intercontinentaux (Semyorka [URSS], Atlas [USA]). L'énergie nucléaire et son potentiel destructeur fascinaient et terrifiaient l'Amérique. Le *comic book* se nourrissait de ce sentiment, tout comme le cinéma de science-fiction. C'est pourquoi un nombre important de superhéros nés dans les années 60 doivent leurs capacités à des radiations ou à des expériences scientifiques ratées (bombe gamma pour Hulk, radiations cosmiques pour les Fantastic Four, araignée radioactive pour Spider-Man, etc.).

La guerre froide a également de graves implications sur le climat social et politique aux États-Unis. La rivalité avec les soviétiques créa d'abord un consensus bipartisan entre démocrates et républicains sur les questions de politique étrangère mais au début des années 50, les choses dérapèrent. C'est

SOURCE : dc.wikia.com



Première apparition de Superman dans *Action Comics* n° 1 (1938) et première apparition de Captain America (1941).



SOURCE : wikipedia.com

l'ère du Maccarthysme, représentée par le sénateur du Wisconsin Joseph McCarthy. Affirmant en 1950 détenir une liste de sympathisants soviétiques œuvrant au cœur du Département d'État, il lança une véritable chasse aux sorcières chapeautée par le *House Un-American Activities Committee* qui s'étendit bien au-delà des cercles politiques, jusqu'au cœur d'Hollywood. Bien que McCarthy fût censuré en 1954, l'Amérique resta quelque peu conservatrice, méfiante envers les influences étrangères et soucieuse du contenu transmis à travers le cinéma, la radio et l'imprimé.

LE CONFORMISME SOCIAL DE L'APRÈS-GUERRE

Tout n'était pas glauque cependant... En effet, l'Occident vivait à l'heure des Trente Glorieuses, une période de prospérité continue et d'abondance qui favorisa l'essor rapide d'une classe moyenne aisée, propriétaire, disposée à fonder une famille. L'impact du *baby-boom* est ici capital : grâce au plein emploi assuré par la guerre et au retour des soldats au pays, de plus en plus d'Américains disposaient d'assez de capital pour se diriger vers les banlieues dorts en formation. Cet exode vers la périphérie des villes s'accompagna d'un accès généralisé au crédit et d'un nouveau *boom* de consommation : électroménagers, voitures, téléviseurs. Dans cette société d'affluence, la famille nucléaire faisait de plus en plus office de modèle, avec son père autoritaire et bienveillant, sa mère reine du foyer et ses enfants-rois. En 1946, le psychiatre Benjamin Spock publia un livre marquant : *Baby and Child Care*. Cet ouvrage devint rapidement un best-seller et affecta profondément la manière d'éduquer les enfants. L'accent fut mis sur son développement, la formation de sa personnalité et son équilibre affectif. La présence de la mère et d'influences positives était cruciale. Conséquemment, une attention accrue fut portée aux produits culturels consommés par les jeunes.

D'ailleurs, qu'en est-il du *comic book* à cette époque ? En dépit du contexte de guerre froide, les superhéros avaient perdu beaucoup de leur popularité au cours des dix années suivant la fin de la guerre. En effet, le marché était saturé, le patriotisme simpliste et manichéen n'était plus au goût du jour. Pour certains, les superhéros avaient été une mode. Le public des années 50 était plutôt friand de westerns (*High Noon* [52], *Rio Bravo* [59]) et de films de science-fiction. La guerre froide et l'ère atomique inspirèrent de nombreux films d'invasion extra-terrestre (*War of the Worlds* [53], *Invasion of the Body Snatchers* [56]) ou de monstres géants (*The Beast From 20 000 Fathoms* [53], *Them!* [54], *Godzilla* [version US, 56]). À cette époque, seuls trois superhéros étaient encore publiés sur une base régulière : Batman, Superman et Wonder

Woman. La plupart des *comics* populaires se cantonnaient à d'autres genres comme le Western, la romance, les récits de guerre et surtout, le crime et l'horreur. EC Comics, éditeur de la légendaire publication *Tales From the Crypt*, dominait le marché avec ses séries d'anthologies parfois racoleuses, axées sur l'épouvante et les crimes sordides.

UNE MENACE À LA MORALE ?

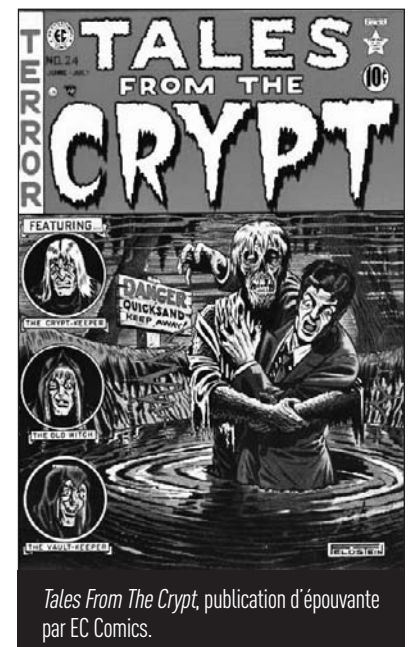
Dans cette Amérique conservatrice, inquiète du bien-être émotionnel des enfants et de la délinquance juvénile, le *comic book* représentait une influence négative, voire perverse qui poussait les jeunes à des comportements déviants. Il faut dire que les années 50 ne manquaient pas de « paniques morales »... On s'indignait des mouvements suggestifs d'Elvis au Ed Sullivan Show [56] et du Rock n' Roll en général. James Dean (*Rebel Without a Cause* [55]) et Marlon Brando (*The Wild One* [53]) crevaient l'écran dans le rôle de jeunes voyous nihilistes. C'est dans ce contexte qu'apparut Fredric Wertham, un psychiatre auteur d'un livre qui changea le cours de l'histoire des superhéros et du *comic book* : *Seduction of the Innocent* [54]. Dans son ouvrage Wertham affirmait que les *comics* de tout genre constituaient une influence nocive sur les jeunes, en faisant la promotion de comportements violents et criminels, ainsi qu'en encourageant la « déviance sexuelle » dont l'homosexualité (Batman et son jeune adjoint Robin furent cités en exemple). L'ouvrage fut un succès, et Wertham témoigna même devant un comité du Sénat sur la délinquance juvénile. Le spectre de la censure guettait alors l'industrie.

Ironiquement, l'œuvre de Wertham contribua à faire renaître le genre des superhéros de ses cendres. Afin de conjurer la panique morale, les poids lourds de l'industrie décidèrent de pratiquer collectivement l'autocensure en créant la *Comics Code Authority* (CCA) en 1954. Désormais, tout *comic book* en voie d'être publié devait porter le sigle du CCA, signe qu'il avait passé le test des censeurs. Et ce test, qu'impliquait-il ? Aucune représentation défavorable de l'autorité, qu'elle soit policière ou politique, aucun usage de drogue, aucune présence de créatures trop « horribles » (goules, vampires,



Red Channels, un pamphlet de 1950 dénonçant l'influence présumée des communistes dans les médias.

SOURCE : Wikimedia Commons



Tales From the Crypt, publication d'épouvante par EC Comics.

SOURCE : wikipedia.com



Le logo du Comics Code Authority signifiait que le contenu avait passé le test des censeurs.

SOURCE : wikipedia.com

zombies], aucune violence excessive. De plus, les récits publiés devaient éventuellement s'orienter vers le triomphe du bien sur le mal. Toute l'industrie fut profondément bouleversée par cette situation. Plusieurs éditeurs connurent d'importantes difficultés ou firent tout simplement faillite. Tristement, le CCA s'inscrivait assez fermement dans le climat conservateur de l'époque, marqué par la guerre froide mais aussi par des tensions grandissantes autour de la ségrégation raciale. L'exemple le plus éloquent fut la bataille autour de la publication par EC Comics d'un bref récit de science-fiction intitulé *Judgment Day* en 1956, une réimpression d'un numéro de 1953 dans lequel un cosmonaute noir visitait une planète extra-terrestre déchirée par l'intolérance. La source du scandale ? La couleur de peau du protagoniste. L'histoire parut finalement, mais l'amertume gagna la direction d'EC Comics qui abandonna le *comic book* pour se concentrer sur une autre publication célèbre et controversée : *MAD magazine*.

Dans de telles circonstances, le genre du superhéros semblait parfaitement adapté : manichéen, fantaisiste, moralement moins dangereux que les récits d'EC Comics. C'est en 1956 que DC ressuscita l'un de ses héros populaires lors de l'âge d'or, Flash, dans le numéro 4 du magazine *Showcase*. Le succès est immédiat et inaugure l'âge d'argent du *comic book* de superhéros. Encouragé par ce succès initial, DC réactualisa la plupart de ses propriétés intellectuelles et créa en 1960 la très célèbre *Justice League*, une équipe regroupant les superhéros les plus populaires de DC (Batman, Superman, Wonder Woman, Flash, etc.). Cependant, un nouveau joueur prenait sa place dans l'industrie : Marvel Comics (autrefois Timely Comics). Grâce à une équipe exceptionnelle (Stan Lee, Jack Kirby, John Romita, Steve Ditko) et à une approche nouvelle, Marvel régénéra le genre et domina le marché. Durant les années 60, une pléiade de héros aujourd'hui emblématiques furent créés en rafale : les Fantastic Four (61), Hulk (62), Spider-Man (62), Thor (62) les X-Men (63), Iron Man (63)...

LES ANNÉES 1960 : L'ÂGE DU DOUTE...

Marvel était plus en phase avec les sensibilités des années 60, une décennie au cours de laquelle la génération issue du *baby boom* s'affirmait. Les héros de Marvel trouvaient majoritairement leurs origines dans des phénomènes reliés à la science (radioactivité, rayons cosmiques, mutations). Ils étaient également plus humains, souvent en proie aux doutes et à des soucis plus ordinaires, et ils évoluaient dans un milieu ancré dans la réalité, et non dans des métropoles fictives (New York est la demeure de Spider-Man, Daredevil, des Fantastic Four et des Vengeurs). De tous ces héros, Spider-Man se démarquait. Il

n'était ni un milliardaire ni un scientifique, mais bien un jeune adolescent, constamment inquiet des apparences, de ses relations avec les filles, de son loyer, etc. De son côté, DC connut plus de difficultés. Le CCA poussa DC à raconter des histoires de plus en plus détachées de la réalité, au point d'en devenir absurdes. Dans une histoire, Batman fut forcé de porter un costume de couleur différente chaque nuit pour protéger l'identité de Robin. Dans une autre, Superman se vit flanqué d'un super-chien appelé Krypto. En somme, c'était un âge d'innocence avec un zeste de complexité, sous la surveillance vigilante du CCA et de ces censeurs. Les représentations bon enfant des superhéros à la télévision retransmettaient ce ton inoffensif, notamment le Superman de George Reeves (52-58) ou le désormais iconique Batman de Adam West (66-68).



Batman (Adam West) et Robin (Burt Ward) dans la célèbre série des années 1960.

SOURCE : Wikimedia Commons

La fin des années 60 et le début des années 70 modifièrent ce portrait idyllique, montrant à nouveau de façon éloquente l'impact du contexte sur le contenu des *comics*. La société américaine vivait alors une très intense période de contestation. D'un côté, les mouvements étudiants mobilisés par le *Free Speech Movement* faisaient connaître leur désapprobation devant les incohérences de l'*American Dream* et les actions des États-Unis à l'étranger, plus particulièrement la guerre du Vietnam (64-75)... et la conscription qui l'accompagnait. La contestation s'élargissait et se nourrissait du mouvement hippie en plein essor. Les rues se remplissaient de manifestants (le grand rassemblement de Washington en 69), les campus universitaires se soulevaient, parfois tragiquement (fusillade à l'Université Kent en 1970). De l'autre côté, le mouvement des droits civiques, déjà enclenché durant les années 50 pour lutter contre

la ségrégation raciale (boycott des autobus à Montgomery [55-56], crise à Little Rock [57]), s'intensifiait. Représenté entre autres par le charismatique révérend Martin Luther King Jr, il attira les regards de la presse nationale et internationale.

... ET DE LA CONTESTATION

Bien que ce dernier obtint de grands succès (*March on Washington* [63], *Civil Rights Act* signé en 64), l'égalité raciale était loin d'être acquise. Des marches pacifiques contre la ségrégation à Birmingham [63] et Selma [65] se terminèrent par une violence policière qui indigna l'opinion publique. Dans les grands centres urbains du pays, où les Afro-Américains faisaient face quotidiennement à la discrimination, à la pauvreté et à la violence, des émeutes raciales éclatèrent, notamment à Los Angeles [65] Détroit [67] et Newark [67]. King lui-même fut assassiné en 1968. Plusieurs Noirs se reconnaissaient plutôt dans les propos du mouvement *Black Power*, inspiré des critiques caustiques de Malcolm X qui prônait l'auto-défense et la méfiance envers les Blancs. Des partis politiques noirs radicaux comme les *Black Panthers* [66] contribuèrent à radicaliser certains pans de la communauté noire. Au cinéma, tout un genre de films apparut afin de plaire à un public noir qui ne se reconnaissait pas dans la culture populaire ambiante. C'est l'ère de la Blaxploitation avec ses histoires de ghettos et de proxénètes dans lesquelles «The Man» (la police, les politiciens blancs) est l'antagoniste. Citons en exemple des films devenus aujourd'hui célèbres comme *Sweet Sweetback's Baaaaaass Song* [71] *Shaft* [71] et *Foxy Brown* [74], qui fit de la comédienne Pam Grier une vedette.

Devant une Amérique déchirée, une part substantielle de l'électorat se tourna vers des politiciens plus conservateurs, capables de rétablir la loi et l'ordre. Le cas le plus emblématique fut évidemment Richard Nixon, qui devint président en 1969 après avoir fait campagne au nom de la «majorité silencieuse». D'ailleurs, ce sentiment d'impuissance d'une partie de la population eut un effet sur la culture populaire. Son incarnation ? Le *vigilante*, un homme ordinaire ou un policier individualiste et rebelle qui se fait justice lui-même contre un système impotent, tel que dramatisé dans les films *Dirty Harry* [71] et *Death Wish* [74]. Mais la classe politique ne sut pas renverser la tendance ambiante vers le pessimisme. La guerre du Vietnam, avec ses images troublantes, ses bombardement au napalm et ses massacres (My Lai), se termina en 1975 par un échec sur toute la ligne. Le rétablissement économique de l'Europe et du Japon plomba la balance commerciale des États-Unis. La crise pétrolière de 1973 créa des pénuries d'essence un peu partout au pays. Et pour couronner le tout, le scandale du Watergate [72-73] révéla aux Américains

l'amoralité de Nixon, prêt à espionner ses ennemis politiques et à abuser de son autorité. Déchu, il démissionna en 74.

Cette Amérique troublée face à ses contradictions, à la perte de son innocence, laissa des traces sur les superhéros. D'une part, le triomphe inévitable du bien tant désiré par le CCA fut mis à mal. Le tragique, la perte, le doute commencèrent à se tailler une place dans les récits racontés. Le cas le plus célèbre fut la mort en 1973 de Gwen Stacy, la copine de longue date de Spider-Man, tuée par le Green Goblin. Les êtres aimés de nos héros n'étaient donc plus intouchables, et leurs antagonistes pouvaient parfois être victorieux. D'autre part, des sujets jugés tabous par le CCA comme la drogue, la violence et la contestation sociale furent abordés en dépit des volontés des censeurs. En 1971, Stan Lee publia un récit de Spider-Man dans lequel l'un de ses vieux amis, Harry Osborn, consomme des drogues. Entre 1970-72, DC mit en scène le duo Green Arrow et Green Lantern, deux héros aux convictions opposées qui traversaient les États-Unis et affrontaient des problématiques comme la drogue, la pollution, la misère. L'antihéros, figure aujourd'hui omniprésente, émergea avec des personnages comme le Punisher [74], un *vigilante* brutal en guerre contre la pègre qui a tué sa famille, ou alors Judge Dredd [77], un policier impitoyable, autorisé à juger et à tuer dans une mégapole du futur rongée par le crime. Comme au cinéma, des personnages afro-américains se taillèrent une place : Black Panther [66], Falcon [69], Power Man [72], Blade [73]... Le genre se diversifiait, même si les progrès étaient dans l'ensemble assez timides.

LES ANNÉES 1980 : LA DÉCONSTRUCTION

Les années 80 ne renversèrent pas la tendance. Les deux successeurs de Nixon, Ford (74-76) et Carter (76-80), manquaient cruellement d'envergure. L'économie américaine restait à la merci de la stagflation, qui alliait chômage et inflation chroniques. La crise iranienne de 1979 et la longue prise d'otages qui suivit laissèrent le sentiment aux Américains que leur



Martin Luther King Jr. (gauche)
et Malcolm X (droite) en 1964.

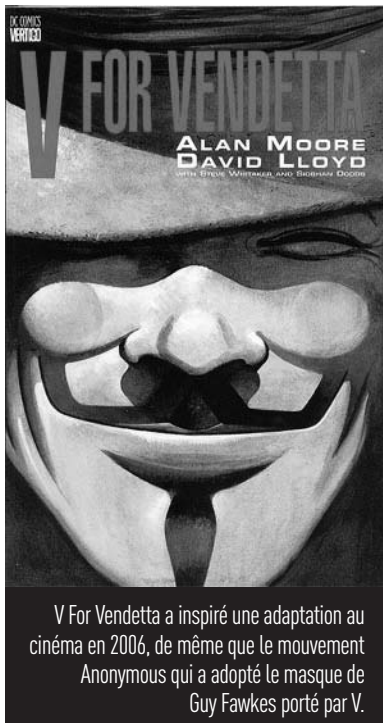
SOURCE : Wikimedia Commons



Dans ce numéro de 1973, le Green Goblin a assassiné Gwen Stacy, l'amoureuse de Spider-Man.

SOURCE : spiderman.ericoribio.com

nation était désormais impotente. La droite conservatrice tira avantage de ces inquiétudes, et Ronald Reagan remporta aisément l'élection de 1980. Malgré un sursaut de patriotisme dans la culture populaire, qui pullulait de conflits manichéens contre un ennemi soviétique monolithique (*Red Dawn* [84], *Rambo: First Blood Part II* [85], *Rocky IV* [85]), plusieurs restaient sceptiques, voire cyniques, comme Oliver Stone avec son film *Platoon* [86], un récit troublant sur la perte de l'innocence. La décennie des années 80 démarra par une récession que les politiques du gouvernement Reagan s'avérèrent incapables d'endiguer. Les écarts de richesse se prononçaient, la classe moyenne s'étiolait. Plusieurs films mirent en scène, de façon dramatique ou satirique, le nouveau mantra des *yuppies* de Wall Street: «*Greed is Good*». Citons simplement *Wall Street* [87], ou *Robocop* [87] un film de science-fiction se déroulant dans un Détroit en déclin, à la merci d'une corporation cherchant à privatiser la police.



SOURCE : wikipedia.com

Du côté du *comic book*, c'est la grande déconstruction. Trois œuvres phares détruisirent la conception traditionnelle du superhéros en les montrant sous un jour plus ténébreux, plus sombre, moins reluisant. D'abord *V For Vendetta* [82-89] par l'auteur britannique Alan Moore, l'histoire d'une Grande-Bretagne devenue fasciste, confrontée à un terroriste masqué surnommé V, prêt à séquestrer ou tuer pour détruire le système. Ensuite *The Dark Knight Returns* par Frank Miller ramena Batman à ses origines, celles d'un justicier de la nuit, violent, intimidant. Véritable antithèse de la vieille série télévisée des années 60, ce Batman est vieillissant, aigri. Résigné, il sort de sa retraite forcée pour rétablir la loi à Gotham, affrontant même Superman au terme du récit. Enfin, *Watchmen* [86-87], une autre œuvre d'Alan Moore présenta des superhéros à la retraite face à leurs névroses dans une Amérique alternative toujours gouvernée par Nixon, au bord de la guerre nucléaire. Ces trois récits ne tuèrent pas le *comic book*, mais mirent fin définitivement au manichéisme des années 50 et 60 et confirmèrent la nouvelle orientation du genre vers un horizon plus sombre.

LES ANNÉES 1990: LE NOUVEL ORDRE INTERNATIONAL

La chute du mur en 1989 et l'intervention foudroyante des États-Unis en Irak (90-91) provoquèrent une brève bouffée d'optimisme, mais la perte des vieux repères de la guerre froide constitua vite une source

d'angoisse dans un monde multipolaire et complexe où les États-Unis faisaient office de seule superpuissance. La chute du bloc de l'Est fut le prélude de la sanglante guerre civile en ex-Yougoslavie (92-95), combat fratricide en face duquel l'ONU se montra impuissante, particulièrement lors du massacre de Srebrenica (95). Au Rwanda, des décennies de tensions ethniques entre Hutus et Tutsis débouchèrent en 94 sur un atroce génocide que l'Occident observa sans l'arrêter. En 1993-94, une opération de l'ONU en Somalie menée par les États-Unis tourna au vinaigre, dramatisée par le film à succès *Black Hawk Down* (2001). Enfin, signe des temps à venir, un attentat frappa le World Trade Center en 1993, au cœur de New York. La fin de la guerre froide n'offrit donc pas aux États-Unis plus de sécurité ni de stabilité. Bien que les politiques économiques de Clinton dopèrent les indicateurs économiques, la dérégulation croissante du secteur financier plaça les bases d'une future crise dont nous mesurons encore aujourd'hui les coûts.

Pas de retour à l'innocence donc... Cynisme et pessimisme s'emparèrent des esprits. Les années 70 et 80 avaient déjà été témoins du désœuvrement de certains pans de la jeunesse, exprimé via la mode et la musique punk (Sex Pistols, The Ramones, The Clash) et la culture heavy metal (Slayer, Metallica, Megadeth) à grands renforts de «riffs» saccadés, de thèmes violents et du cri de ralliement «no future». Les années 90 emboîtèrent le pas avec le courant Grunge, très populaire au début de la décennie. Des groupes comme Pearl Jam, Alice In Chains, Soundgarden et surtout Nirvana chantaient l'indifférence et la colère (Smells Like Teen Spirit [91]) d'une jeunesse qui ne se reconnaissait pas dans les idéaux de jadis. Même son de cloche du côté du Hip Hop, déjà populaire à la fin des années 80. À l'aube des années 90, le son du Hip Hop change et devient plus «sale», plus agressif. Les paroles parlent ouvertement de violence et d'indignation face aux injustices tout en glorifiant le mode de vie des criminels de rue. C'est l'ère du *gangsta rap*, popularisé par N.W.A, Wu Tang Clan, Ice-T, etc. Ce découragement collectif faisait écho à des crises sociales et raciales persistantes, notamment la très violente émeute de Los Angeles (92) après le passage à tabac de l'Afro-Américain Rodney King en 1991.

L'industrie du *comic book* suivit la tendance, et les superhéros avec elle. De plus en plus, les superhéros jadis invincibles se retrouvaient eux-mêmes victimes, brisés par leurs ennemis, vulnérables et sans défense. En 1992, DC choqua le grand public et le lectorat en publiant la mort de Superman aux mains d'un monstre appelé Doomsday. Malgré l'éventuelle résurrection du héros la même année, l'événement surprit et déconcerta, allant même jusqu'à être annoncé dans la presse à grand tirage. Un an plus

tard, ce fut au tour de Batman d'être mis à mal par un super-criminel du nom de Bane qui lui rompt le dos au terme d'une longue nuit de combat. D'ailleurs, les antagonistes des superhéros étaient plus que jamais des sociopathes meurtriers et sans pitié, loin des savants fous excentriques et des criminels masqués de jadis. Dans une série intitulée *Maximum Carnage* (93), Spider-Man affronta un tueur en série doté de superpouvoirs appelé Carnage, véritable boucher qui massacrait aléatoirement hommes, femmes et enfants. En parallèle, un nouvel éditeur entra dans la partie : Image Comics. Composé d'artistes indépendants, Image permettait à ceux-ci derniers de conserver tous les droits sur leurs créations contrairement aux pratiques de DC et Marvel. Plusieurs des héros populaires durant les années 90 cadraient avec le climat de pessimisme et d'hyperviolence : Spawn (un mercenaire ancien serviteur de seigneurs démons), Venom (une symbiote monstrueuse obsédée par Spider-Man), Hellboy (un fils de démon luttant contre les forces de l'Enfer), The Crow (l'esprit vengeur d'un homme assassiné), Lobo (un motard intergalactique sexiste, violent et grossier).

Les années 90 furent aussi un tournant dans la représentation des superhéros au cinéma. Malgré l'évolution substantielle des superhéros quant au ton et aux thématiques, la plupart des adaptations télévisées ou cinématographiques gardaient l'esprit léger et gamin de l'âge d'argent des *comics*. Durant les années 70, les enfants américains pouvaient visionner les aventures de la Justice League (rebaptisée les

Super Friends), animées par Hanna-Barbera, qui restaient tout à fait dans l'esprit de la vieille série Batman des années 60 (il y eut même des *crossovers* avec Scooby Doo). Le célèbre film *Superman* (78) de Richard Donner fut un succès populaire et critique avec ses effets spéciaux, ses costumes colorés et son ton héroïque et optimiste. Cependant, en 1989 une adaptation de Batman réalisée par Tim Burton sortit en salle, plus sombre et gothique, inspirée de l'ensemble des représentations du personnage à travers les décennies. Le film fit un malheur et réussit à convaincre Hollywood de la rentabilité des superhéros. Il inspira trois suites et une pléthore d'adaptations d'autres propriétés intellectuelles dont certaines datant des années 30 comme *The Shadow* (94) et *The Phantom* (96). La plupart des films produits respectaient l'atmosphère sinistre et le côté sombre de la nouvelle vague de *comics*, cherchant à exploiter le marché des amateurs. On vit alors défiler à l'écran Spawn (97), The Crow (94) et Blade (98)... antihéros vengeurs et ténébreux.

La lune de miel entre Hollywood et les superhéros semblait toutefois sur le point de se terminer à l'aube du nouveau millénaire. Le film *Batman et Robin* (97), quatrième de la série, s'avéra être un flop monumental. Un projet de *reboot* de Superman appelé *Superman Lives* (98), dans les limbes depuis des années, ne vit jamais le jour. Toutefois, une première adaptation des X-Men en 2000 récolta d'importants profits, poussant 20th Century Fox à tenter sa chance avec Spider-Man. La sortie, prévue en 2002, fut perturbée par un événement qui se trouve à l'origine de l'omniprésence actuelle des superhéros sur les écrans : les attentats du 11 septembre 2001. Tout comme avec Pearl Harbour, cette attaque sur le sol américain fouetta le patriotisme et créa une demande constante pour des histoires héroïques où des héros vertueux combattent le mal et vengent l'orgueil national. Spider-Man devint d'ailleurs le film le plus rentable de l'année 2002. Mais la guerre contre le terrorisme, ainsi nommée par le Président George W. Bush, n'était pas la Seconde Guerre mondiale. Trop de choses avaient changé.

LES ANNÉES 2000 : UN PATRIOTISME VACILLANT

Le Vietnam, le Watergate, les émeutes raciales, l'Université Kent... autant d'instantanés où l'Amérique ne se montra pas à la hauteur de son idéal. Pouvaient-ils revenir bêtement au patriotisme sans nuance de jadis ?



La mort de Superman aux mains de Doomsday illustre la vulnérabilité nouvelle des superhéros.

SOURCE : dc.wikia.com



Le 11 septembre a brutalement rappelé aux Américains la possibilité d'une attaque sur leur sol.

SOURCE : Wikimedia Commons

La méfiance et la lassitude avaient fait leur œuvre. Les événements qui suivirent les attentats ne permirent pas de balayer les doutes du revers de la main. L'intervention de l'OTAN en Afghanistan se transforma en bourbier, ce qui força la coalition à garder des troupes sur le terrain. La guerre d'Irak, lancée en 2003, devait être courte mais se solda par une longue et sanglante occupation américaine de 8 ans qui déstabilisa la région et favorisa la montée de l'actuel État Islamique. Les méthodes employées afin de débusquer l'«ennemi» et de prévenir les attaques futures soulevèrent de profonds questionnements. Que l'on pense à la prison de Guantanamo (02), aux mauvais traitements infligés à des prisonniers par des soldats américains à Abu Ghraib (03-04), à l'usage autorisé de techniques de torture comme la noyade simulée (02) ou au déploiement controversé de drones.

Sur le front intérieur, les révélations d'*insiders* comme Bradley Manning et Edward Snowden, alliées à des plateformes de diffusion comme Wikileaks, ont confronté le public américain aux enjeux complexes liés à la vie privée et à l'accès à l'information. Bien que l'adoption en 2001 du *Patriot Act* avait déjà soulevé des inquiétudes, peu soupçonnaient à quel degré le gouvernement était disposé à violer la

vie privée des individus et à occulter des renseignements au nom de la sécurité nationale. Le fameux programme d'espionnage électronique PRISM de la NSA, auquel ont collaboré des géants des télécoms et du web comme Google, Facebook, Apple et Microsoft, fut révélé à la presse par Edward Snowden en 2013 et exposa l'étendue de l'influence des agences de renseignement et de sécurité au pays. Parallèlement, l'économie fut sévèrement frappée par une crise finan-

cière en 2008. Alors que le chômage grimpait, les gouvernements de Bush et d'Obama sauvèrent les grandes banques de la faillite par le biais des fameux *bailouts*, des fonds publics octroyés afin de prévenir l'effondrement du système financier. Ces politiques, critiquées par plusieurs, n'empêchèrent pas nombre d'employés et de cadres de quitter avec des indemnités substantielles alors que beaucoup d'Américains perdaient leurs maisons. Le mouvement *Occupy Wall Street*, démarré en 2011, illustre très bien l'une des réactions aux déboires économiques du pays.

Il ne faut pas croire que cette indignation est généralisée, même si elle est manifeste. Plus que jamais,

le pays se retrouve divisé et polarisé. L'élection en 2008 du président Obama semblait annoncer une ère d'espoir et d'optimisme (des parallèles avec FDR durent d'ailleurs évoqués) qui ne se concrétisa pas. La réalisation principale de son premier mandat, le *Affordable Care Act*, fut interprétée par les milieux conservateurs comme une ingérence dangereuse du fédéral dans la santé. Les plus radicaux accusèrent même la loi de viser à l'euthanasie des personnes âgées jugées trop coûteuses. Maintenant surnommé «Obamacare», le programme est une pomme de discorde majeure que les élus républicains cherchent à éliminer. La Chambre des représentants, contrôlée par les républicains depuis 2010, a même réussi à paralyser le gouvernement fédéral en 2013 en refusant d'approuver le budget. Bleu ou rouge, chaque camp est défendu par des médias de plus en plus axés sur le commentaire politique au détriment des faits et des analyses, notamment Fox News avec ses têtes d'affiches Glenn Beck (08-11) et Bill O'Reilly. Une part significative de la population s'oppose avec virulence au nouveau président, le percevant comme un étranger, un tyran et même l'antéchrist. L'Amérique est fendue en deux, *liberal* et *conservative*. L'incapacité d'Obama de renverser la vapeur lors des élections de mi-mandat de 2012 semble confirmer cet état de fait.

Quant au dossier des minorités, il est plus que jamais d'actualité. La question raciale reste entière, tout particulièrement en ce qui touche la brutalité policière et le profilage racial. Au cours des dernières années, les incidents impliquant des Afro-Américains abattus par la police ou par des «patrouilleurs de quartier» se sont multipliés, de même que les manifestations houleuses en réaction à ceux-ci. Songeons simplement à Trayvon Martin (12), Eric Garner (14), Tamir Rice (14) et surtout Michael Brown (14) dont la mort enflamma la communauté de Ferguson au Missouri. Le débat sur le statut des immigrants illégaux d'origine hispanique fut lui aussi source de division, que ce soit au sujet de lois restrictives comme celle adoptée en Arizona en 2011, ou de démarches afin de régulariser leur situation comme l'ordre exécutif d'Obama proclamé en 2015. Les communautés LGBT se font également de plus en plus entendre, surtout en ce qui touche l'homophobie et le mariage homosexuel. Le ralliement contre la proposition 8 (2008) en Californie, qui cherchait à retarder la légalisation du mariage gai en est un exemple, de même que les réactions controversées et extrêmes des milieux les plus conservateurs comme celles du Révérend Fred Phelps. Noire, hispanique, LGBT, féministe, l'Amérique est donc de plus en plus ouvertement diversifiée, en dépit des oppositions.

En quoi cela nous informe-t-il sur l'état des super-héros aujourd'hui? Les années 2000 sont celles de la recherche de l'équilibre. Depuis le 11 septembre,



Manifestants du mouvement Occupy Wall Street en 2011 (photo de David Shankbone).

SOURCE : David Shankbone, Wikimedia Commons

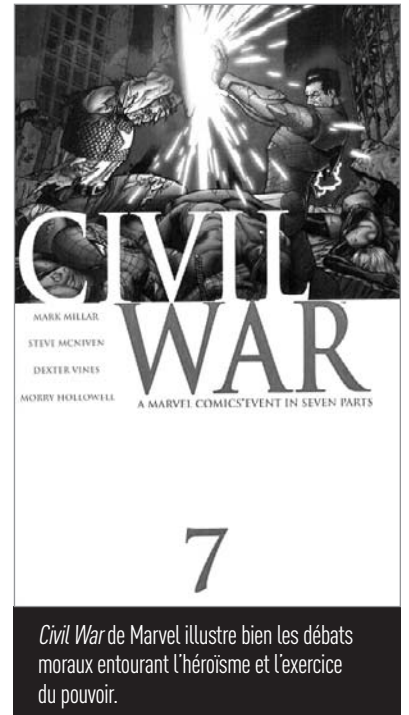
les Américains désirent s'identifier à des héros, mais ceux de jadis ne font plus l'affaire. Pouvait-on vendre aux Américains des superhéros sans taches, des parangons de justice ? La chose était-elle crédible ? Plus que jamais, les histoires de superhéros sont devenues une réflexion sur la nature de l'héroïsme et sur la nécessité du sacrifice. Jusqu'où peut-on aller afin de punir le mal ? De nombreux *crossover events* (récits croisant plusieurs superhéros du même univers) d'envergure explorent le thème de la division entre superhéros, forcés de s'affronter en raison d'un désaccord fondamental sur l'approche à employer. Dès 1996, la série *Kingdom Come* de DC imagine un futur où un Superman à la retraite sort de son inaction pour forcer de jeunes héros hyperviolents à se discipliner, ce qui déclenche une violente guerre civile. Dans la série *Civil War* de Marvel (06-07), le gouvernement tente de forcer les héros à s'enregistrer afin de contrôler l'impact de leurs pouvoirs, provoquant un duel acrimonieux entre Iron Man et Captain America. Plus récemment, le projet multimédia *Injustice: Gods Among Us* (2012-) imagine un Superman tyrannique ayant tué le Joker, déterminé à arrêter le crime une fois pour toute. Toutes ces histoires explorent des thèmes reliés au contexte : degré de contrôle sur nos actions, moralité des moyens, désaccords et débats sur les méthodes. Le héros devient son propre ennemi.

Sur le plan des représentations, de nombreuses critiques ont frappé l'industrie quant à l'image des femmes dans les *comics*. En 1999, un site lancé par des créatrices du milieu et des fans dénonce une convention qu'ils nomment «Women In Refrigerators», c'est-à-dire la tendance à mutiler ou tuer un personnage féminin afin d'offrir une motivation au héros (Gwen Stacy en est un exemple). Du même coup, plusieurs se penchent sur l'hypersexualisation des superhéroïnes, souvent affublées de costumes révélateurs et racoleurs, ou sur le manque de diversité ethnique et sexuelle parmi les superhéros les plus populaires, largement les mêmes depuis les années 50 et 60. Depuis peu, l'industrie a donc fait des efforts pour diversifier son offre, quitte à modifier des héros existants ou à leur donner des successeurs plus en phase avec les nouvelles réalités démographiques. En 2011, Marvel annonça que l'une de ses incarnations de Spider-Man serait un jeune Américain d'origine afro-hispanique du nom de Miles Morales. En 2013, un autre personnage établi, Miss Marvel, gagna un nouvel alter-ego : une jeune adolescente américano-pakistanaise. En 2006, DC relance le personnage de Batwoman et en fait une lesbienne. Le combat pour la diversité semble donc porter ses fruits dans les pages des *comics*.

Mais par-dessus tout, c'est Hollywood qui est devenu le porte-bannière du genre. Portés par le succès

de Spider-Man, de ses deux suites et surtout de la nouvelle trilogie des Batman de Christopher Nolan (2005-12), les grands studios abordent maintenant chaque héros comme une franchise cohérente capable de produire plusieurs suites, voire même des *crossovers* (le succès massif des Avengers [2012]). Marvel Studios a même révélé en 2014 son calendrier de sortie qui prévoit des films de superhéros jusqu'en 2019 ! Par contre, ces héros ne sont plus animés par la certitude de servir le bien. Ils sont tourmentés, imparfaits, voire moralement faillibles car confrontés à des ennemis chaotiques, nihilistes et imprévisibles. Dans *The Dark Knight* (08), Batman affronte le Joker, un terroriste anarchiste sans foi ni loi, et se trouve forcé d'user d'interrogatoires violents et même de pirater tous les cellulaires de Gotham afin de l'arrêter. Iron Man (2008) n'est pas un modèle de vertu, mais bien un homme d'affaire hédoniste, alcoolique et irresponsable en quête de rédemption. Dans *Man of Steel* (2013), Superman détruit une partie importante de Metropolis en luttant contre le général Zod, qu'il est forcé de tuer dans la scène finale au mépris de ses principes. Et dans *Captain America: The Winter Soldier* (2014), Cap découvre à son grand désarroi que l'agence de renseignement SHIELD est infiltrée par une société crypto-fasciste appelée HYDRA.

Que nous apprennent ces exemples ? Que le superhéros est devenu une vague allégorie de l'Amérique à l'ère de la guerre contre le terrorisme. Les ennemis sont devenus insaisissables et chaotiques, impossibles à raisonner. L'autorité est faillible et parfois incapable de faire les choses selon les règles. Le superhéros n'est plus une simple incarnation d'idéaux, mais bien un être imparfait et vulnérable, prêt à mettre sa vie en jeu et à poser les gestes que l'éthique, voire la morale interdisent mais que les circonstances rendent «nécessaires». Cet esprit de sacrifice et cette détermination face à l'adversité renvoient à jadis, aux années 30 et 50, mais les doutes, les compromis et les conflits intérieurs sont un héritage des dernières décennies. Le superhéros, c'est l'Amérique qui affirme encore être pertinente, mais qui cherche à légitimer ce qu'elle est devenue. C'est peut-être celle des optimistes, de la réconciliation entre héroïsme et pragmatisme, ou plus tristement celle des pessimistes, de la résignation devant les défis que les États-Unis peinent aujourd'hui à relever. Seul l'avenir nous le dira. ■



SOURCE : marvel.wikia.com



19^e congrès de l'APHCQ

MIGRATIONS

Collège Lionel-Groulx
27, 28 et 29 mai



APHCQ

Association des professeures et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Nous vous attendons en grand nombre !